

REPOSE EN VIE

D.

Il y avait deux files d'attente au Crédit Municipal du 12^e arrondissement, et Léo Léo Léo avait choisi la mauvaise. Il le savait depuis le début. Il le savait depuis que la caissière numéro trois avait commencé à expliquer à une vieille dame que son code à quatre chiffres ne pouvait pas être "1111" pour des raisons de sécurité, et que la vieille dame avait répondu qu'elle s'en foutait des raisons de sécurité parce qu'elle avait quatre-vingt-deux ans et que sa mémoire, elle, n'avait pas lu le règlement.

Léo attendait. C'est ce qu'on fait dans une file d'attente. On attend. Il regardait ses chaussures. Des Clarks marron, achetées il y a sept ans, encore parfaitement intactes malgré tout ce qu'il avait essayé de faire depuis. Il trouva ça ironique. Même ses chaussures refusaient de mourir.

Il était venu retirer de l'argent liquide. Pas pour une raison particulièrement romantique : il avait besoin de payer un certain docteur Vasseur, homéopathe installé en dehors de tout circuit officiel, qui lui avait promis un mélange de plantes "suffisamment concentré pour arrêter un cheval". Léo n'était pas cheval, mais il avait décidé de tenter. C'était sa quatrième tentative en dix-huit mois, et il abordait la chose avec la résignation méthodique d'un comptable préparant sa déclaration de revenus.

La file n'avancait pas.

Il bâilla. Pas par politesse, par sincérité profonde. Son cerveau tournait à vide depuis le matin, comme d'habitude, comme tous les matins depuis trente-cinq ans. Il pensa à rien de particulier. C'est une compétence rare que peu de gens comprennent : penser vraiment à rien. Pas méditer, pas se vider l'esprit, pas pratiquer la pleine conscience. Juste... rien. Un blanc parfait, propre, climatisé.

C'est alors que les trois hommes sont entrés.

Léo les remarqua d'abord parce qu'ils portaient des cagoules en plein mois de mai, ce qui lui parut une erreur vestimentaire significative. Ensuite, parce que l'un d'eux brandissait une arme de poing en hurlant quelque chose d'incompréhensible. Le troisième fermait la porte à clé et tirait les rideaux de fortune, deux torchons pendus aux fenêtres avec du scotch, ce qui était la chose la plus triste que Léo ait vue depuis longtemps.

« Tout le monde à terre ! cria le premier. Personne ne bouge ! »

Les clients s'aplatirent avec un enthousiasme généralisé. La vieille dame au code "1111" poussa un cri de pure indignation, comme si le braquage était une insulte personnelle supplémentaire dans une journée déjà difficile. La caissière numéro trois ferma les yeux et se mit à murmurer quelque chose qui ressemblait à une prière ou à une liste de courses.

Léo ne s'allongea pas. Il resta debout, mains dans les poches, et examina la scène avec l'intérêt distrait d'un touriste devant un monument qu'il ne comprend pas vraiment.

Le chef des braqueurs, celui qui criait le plus fort, un homme bâti comme une armoire avec une cagoule verte qui lui donnait l'air d'une courgette géante, pointa son arme dans sa direction.

« Toi. À terre. »

« Non », dit Léo.

Il y eut un silence.

« Pardon ? »

« Non. Je ne m'allonge pas sur ce sol. Vous avez vu l'état de ce carrelage ? »

La courgette géante s'approcha de lui en trois pas rapides. Il était d'une tête plus grand que Léo et dégageait une odeur de transpiration et d'anxiété. Il colla le canon de son arme contre le front de Léo.

« T'es sourd ou stupide ? »

« Ni l'un ni l'autre », dit Léo. « Juste propre. »

Le deuxième braqueur, plus petit, nerveux, qui sautillait d'un pied sur l'autre comme un enfant qui a envie d'aller aux toilettes, s'était dirigé vers la caissière numéro trois. Il lui intimait d'ouvrir le tiroir-caisse avec des gestes saccadés et une voix qui cassait à chaque phrase.

« Le tiroir ! Ouvre le tiroir ! »

« Je n'ai pas le code », dit la caissière d'une voix blanche.

« Tout le monde a le code ! »

« Pas moi. Je suis stagiaire. »

Léo observa l'échange. Il trouva que la caissière s'en sortait remarquablement bien pour quelqu'un qui était peut-être sur le point de mourir. Il trouva aussi que les

braqueurs manquaient singulièrement de préparation, ce qui était dommage. Un braquage mal exécuté, ça ne servait à personne.

La courgette géante le saisit par le col.

« Dernière chance. »

« Vous savez ce qui m'énerve vraiment dans ce genre de situation ? » dit Léo.

« Ferme ta gueule. »

« C'est les gens qui choisissent le lundi pour faire des choses importantes. Le lundi est une journée maudite. Tout ce qui commence un lundi finit mal. »

« On est dimanche. »

« Il n'y a pas pire jour existant que le lundi », dit Léo avec une conviction totale, « et puis je déteste les lundis. »

Le braqueur le regarda un instant comme on regarde quelqu'un qui vient de dire quelque chose dans une langue qu'on ne parle pas. Puis il frappa Léo à la tempe avec la crosse de son arme.

Léo tomba à genoux. Il sentit quelque chose de chaud couler sur sa joue. Il pensa que ce n'était probablement pas suffisant. Il réfléchit rapidement. Il lui fallait aggraver la situation. Pas pour des raisons héroïques. Juste pour des raisons pratiques.

Il se releva.

« En plus, vous braquez comme des amateurs », dit-il. « Trois hommes pour une agence de quartier avec deux caisses et un stagiaire. C'est pathétique. »

La courgette le frappa une deuxième fois. Plus fort. Léo tituba mais resta debout, ce qui l'étonna lui-même.

Dans la file, une femme sanglotait doucement. Un homme d'affaires priait en silence, la joue contre le carrelage sale que Léo avait refusé de toucher. La vieille dame, elle, regardait la scène avec l'air de quelqu'un qui compare mentalement ce braquage à d'autres braquages qu'elle aurait connus dans une vie antérieure.

Le troisième braqueur, celui qui était resté près de la porte, s'approcha.

« Fais-le taire, dit-il. Ou tue-le. »

« Oui », dit Léo. « Tuez-moi. »

Il dit ça avec le même ton qu'on emploie pour commander un café allongé, un peu fatigué, un peu résigné, parfaitement sincère.

Nouveau silence.

Le chef le regarda. Léo le regarda en retour.

« T'es fou », dit le braqueur.

« Non. »

« T'as peur de rien ? »

« Non plus. »

Le chef hésita. C'est cette hésitation qui coûta cher à tout le monde, à lui en premier. Parce que pendant qu'il hésitait, la caissière numéro trois, stagiaire de son état mais dotée d'un sens pratique admirable, avait réussi à appuyer sur le bouton d'alarme silencieuse installé sous le comptoir, celui dont elle connaissait l'emplacement depuis son premier jour de formation même si elle n'avait pas le code du tiroir-caisse.

La décision du chef fut rapide après ça. Brutale. Il leva son arme et tira trois fois.

Léo reçut les trois balles dans la poitrine.

Ce fut sa première pensée : trois balles à bout portant, ça devrait suffire. Même lui. Ce fut sa deuxième pensée, alors qu'il glissait vers le sol enfin, vers ce carrelage qu'il avait refusé de toucher : il avait l'impression que le monde devenait très blanc, très propre, très silencieux. Comme l'intérieur de sa tête depuis toujours. Un blanc parfait.

Sa troisième pensée, avant de perdre connaissance complètement, fut : peut-être que cette fois.

Peut-être.

Il se réveilla dix-sept jours plus tard.

La chambre d'hôpital sentait le désinfectant et les chrysanthèmes qu'on avait posés sur le rebord de la fenêtre. Des chrysanthèmes blancs. Il trouva ça d'un goût douteux. Des fleurs de mort pour quelqu'un qui n'avait pas réussi à mourir, c'était soit de l'ironie, soit une maladresse. Dans les deux cas, c'était raté.

Il y avait une infirmière dans la chambre, une petite femme d'une quarantaine d'années avec des lunettes sur le bout du nez et l'air de quelqu'un qui n'a pas dormi depuis 1998. Elle sursauta en le voyant ouvrir les yeux.

« Monsieur Léo ? Vous m'entendez ? »

« Oui. »

« Vous savez où vous êtes ? »

« Hôpital. »

« C'est ça. Vous êtes à l'hôpital Lariboisière. Vous avez été opéré trois fois. Vous avez reçu... enfin. Vous avez eu très, très chaud. »

« Je sais. »

Elle prit son pouls, nota quelque chose sur une tablette, fit la chose que font les infirmières quand elles ne savent pas quoi dire d'autre.

« Vous avez de la famille qu'on pourrait prévenir ? »

Léo réfléchit. Il avait un frère, Martin. Ils ne se parlaient plus depuis quatre ans. La raison était si banale qu'il ne s'en souvenait plus exactement. Une question d'héritage, quelque chose à propos d'une armoire normande que leur mère avait laissée et que personne ne voulait vraiment mais que chacun avait refusé de laisser à l'autre par principe. L'armoire était probablement encore dans le couloir de leur appartement d'enfance, vide et inutile, symbole parfait de leur relation.

« Non », dit-il.

L'infirmière hocha la tête.

« Il y a des gens qui attendent devant. Des journalistes. »

« Des journalistes. »

« Oui. Depuis l'incident. Vous... vous avez été filmé, monsieur Léo. Dans la banque. Il y avait une caméra de surveillance, et apparemment une cliente avait son téléphone. La vidéo a été regardée... beaucoup de fois. »

Léo regarda le plafond. Un plafond blanc, avec une petite tache d'humidité en forme de rien de particulier.

« Combien de fois ? »

« Je crois que la dernière fois qu'on a regardé, c'était quelque chose comme quarante millions de vues. Mais c'était il y a trois jours. »

Il y eut un silence.

« Les braqueurs ont été arrêtés ? » demanda-t-il, sans vraiment d'intérêt, juste pour avoir quelque chose à dire.

« Oui. Pendant votre intervention, la police est arrivée. Votre... votre comportement leur a donné le temps d'arriver. Les otages sont sains et saufs. »

« Je n'intervenais pas. »

« Pardon ? »

« Je ne faisais pas une intervention. Je cherchais juste à énerver suffisamment l'homme pour qu'il tire. »

L'infirmière cessa de noter. Elle le regarda par-dessus ses lunettes avec une expression qui mélangea l'incompréhension et le malaise dans des proportions égales.

« Je vois », dit-elle, visiblement elle ne voyait pas.

« La banque va payer mes frais d'hôpital ? »

« Euh... oui. En fait, la banque a tenu une conférence de presse. Ils vous ont décerné une... enfin. Ils ont appelé ça une médaille de bravoure. »

Léo ferma les yeux.

Bien sûr qu'ils avaient fait ça.

Il resta allongé encore deux semaines à l'hôpital, à cause de complications liées à la deuxième balle qui avait frôlé quelque chose d'important, un chirurgien lui expliqua lequel mais Léo n'écouta pas vraiment. Il avait regardé par la fenêtre pendant tout l'exposé médical, à observer un pigeon sur le rebord qui semblait lui aussi complètement indifférent à son propre sort.

Le directeur de la banque vint le voir. Un homme gris dans un costume gris avec une cravate grise et une poignée de main moite. Il lui apporta une enveloppe.

« C'est pour vous exprimer notre reconnaissance. »

Léo ouvrit l'enveloppe. C'était un chèque.

« C'est beaucoup d'argent », dit Léo.

« Vous l'avez mérité. »

« Je n'ai rien mérité du tout. »

« Votre courage a sauvé des vies. »

Léo regarda l'homme. Il voulut lui expliquer. Il décida que ça ne servait à rien. L'homme avait une histoire, et il s'y tenait, et il n'y avait aucune phrase dans aucune langue qui allait changer quoi que ce soit à ça.

« Merci », dit Léo.

Il glissa le chèque sous son oreiller et regarda à nouveau le pigeon.

Le jour de sa sortie, il y avait des photographes devant l'hôpital. Pas beaucoup. Une dizaine. Mais assez pour que la scène ressemble à quelque chose qu'il avait vu à la télévision un jour, quelque chose qui concernait des gens qui avaient fait des choses importantes, des gens qui avaient des raisons d'être filmés.

Il traversa le groupe avec ses deux sacs en plastique et son bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils.

« Monsieur Léo ! Comment vous sentez-vous ? »

« Déçu », dit-il.

Les photographes pensèrent qu'il voulait dire qu'il était déçu de sa forme physique. Ils ne cherchèrent pas plus loin. C'était plus facile.

Ce soir-là, de retour dans son appartement du 11e, il s'assit dans son fauteuil, éteignit toutes les lumières, et réfléchit à ce qu'il avait raté. Il analysa les choses froidement, comme un technicien qui fait son rapport d'incident. Trois balles à bout portant. Et pourtant. Il fit mentalement la liste de ce qu'il avait à sa disposition. L'appartement était au troisième étage, ce qui était insuffisant. Il avait essayé une fois et s'était cassé deux chevilles. Le docteur Vasseur et ses plantes de cheval, il pouvait rappeler demain. Il y avait aussi cette idée avec le métro qu'il gardait en réserve depuis quelques mois.

Il se leva pour aller se faire un café.

Sur la télévision qu'il n'avait pas allumée, le reflet de son visage dans l'écran noir lui renvoyait une image floue, imprécise, comme quelqu'un qui existe à moitié.

Ce lui semblait assez juste.

Il y avait quelque chose de fondamentalement insatisfaisant dans le fait de devenir célèbre par accident, et Léo Léo Léo passa les jours suivants à l'ignorer aussi méthodiquement qu'il ignorait tout le reste.

Le problème avec la célébrité, c'est qu'elle attire les gens vers vous avec la force d'une marée montante. Des gens que vous n'avez jamais demandés, que vous ne voulez pas, des gens qui vous sourient dans la rue avec l'air de vous connaître, qui vous tendent des stylos pour signer des bouts de papier dont vous ne comprenez pas l'utilité. Léo signait quand on lui tendait un stylo parce que ne pas signer créait une situation plus longue que signer, et il avait fait le calcul : perdre dix secondes à signer, c'était moins pénible que perdre trois minutes à expliquer pourquoi on ne signait pas.

Il avait repris sa vie normale, dans la mesure où sa vie avait jamais été normale. Le matin, il se levait à neuf heures, faisait du café, lisait les nouvelles sans vraiment les lire, comme quelqu'un qui regarde l'eau couler du robinet sans penser à l'eau. L'après-midi, il marchait. Pas pour sa santé. Juste parce que rester assis dans un appartement vide, ça n'avancait à rien, et marcher au moins donnait l'illusion du mouvement.

C'est lors d'une de ces marches, dix jours après sa sortie d'hôpital, qu'il se retrouva dans le métro.

Il était entré à la station Oberkampf avec l'intention de prendre la ligne 5 jusqu'à la Bastille, puis de marcher le long du canal jusqu'à épuisement ou jusqu'à la pluie, selon ce qui arrivait en premier. Il n'avait pas d'autre plan. Les plans, ça supposait un avenir, et il avait du mal à conceptualiser l'avenir comme une chose qui le concernait.

Il était sur le quai, attendant la rame, quand il entendit le bruit.

Un bruit de corps contre métal, suivi d'un cri court, suivi d'un silence de la foule, ce silence particulier qui précède toujours la prise de conscience collective qu'il se passe quelque chose de grave.

Sur le quai, à une vingtaine de mètres, un homme en costume froissé avait plaqué une femme contre un poteau et lui arrachait son sac avec une énergie de quelqu'un à qui la journée avait très mal commencé. La femme criait. L'homme la frappait. Les autres voyageurs reculaient dans le mouvement fluide et universel de

ceux qui ne veulent pas avoir à raconter ce qu'ils ont vu.

Léo regarda la scène.

Il pensa : ce n'est pas mon problème.

Il pensa ensuite : il a un couteau.

Il vit effectivement briller quelque chose dans la main de l'homme. Une lame courte, le genre qu'on achète dans les surplus de camping, pratique, pas chère, efficace pour ouvrir des boîtes de conserve et pour faire peur aux gens dans les couloirs de métro.

Léo pensa : un couteau, c'est intéressant.

Il ne pensa pas cela de manière héroïque. Il le pensa de manière clinique. Un couteau correctement manié dans la bonne zone anatomique pouvait faire le travail que trois balles n'avaient pas réussi à terminer. La question était comment s'y prendre pour que l'homme en costume froissé considère qu'il valait la peine de l'utiliser sur lui plutôt que sur la femme.

Il s'approcha.

Son idée était simple : s'interposer de manière suffisamment agressive pour rediriger l'attention et idéalement la lame. Ce n'était pas du courage. C'était de la logistique.

Il tapa sur l'épaule de l'homme.

« Hé. »

L'homme se retourna. Il avait les yeux de quelqu'un sous l'emprise de quelque chose de chimique, brillants, trop ouverts, le genre d'yeux qui ne font pas vraiment la différence entre les choses importantes et les choses qui ne le sont pas.

« T'es qui toi ? »

« Personne », dit Léo. « Mais vous faites beaucoup de bruit pour pas grand chose. »

« Dégage. »

« Elle n'a probablement pas grand chose dans ce sac. »

L'homme leva son couteau. Léo regarda la lame avec une attention presque académique. Il estima la distance. Deux, peut-être deux virgule cinq mètres. Il fit un pas en avant.

Ce qui se passa ensuite fut la conjonction malheureuse de plusieurs facteurs simultanés : le fait que la rame arriva à ce moment précis, ce qui créa un mouvement de foule sur le quai ; le fait que Léo, faisant ce pas en avant, posa le pied sur une bouteille en plastique qu'il n'avait pas vue ; et le fait que la physique newtonienne, contrairement à Léo, ne faisait pas d'exceptions pour les gens qui cherchaient à mourir.

Il glissa.

Il tomba vers l'avant avec toute la grâce d'un homme qui n'a jamais pris de cours de chute, bras tendus, l'élan de son propre corps le propulsant directement dans l'homme au couteau. Le choc fut violent, désorganisé, les deux tombèrent emmêlés dans un bruit de genoux contre carrelage.

La lame rebondit sur le sol avec un son métallique sec.

Léo se retrouva assis sur la poitrine de l'homme, qui soufflait et maudissait le monde entier. Le couteau était à un mètre de lui, hors de portée de l'un et de l'autre.

La femme qui s'était fait attaquer saisit l'occasion pour récupérer son sac et reculer de cinq pas.

La foule, qui avait regardé l'opération avec la stupéfaction de gens assistant à quelque chose qu'ils ne pouvaient pas correctement catégoriser, se redressa progressivement.

Quelqu'un cria « Bravo ! »

Léo regarda le couteau sur le sol. Il regarda l'homme sous lui, qui avait l'air plus confus que menaçant maintenant. Il regarda sa main, qui saignait légèrement d'une entaille à la paume, probablement prise dans la lame en tombant.

Il se releva lentement.

« Vous avez le couteau ? » demanda-t-il à quelqu'un dans la foule.

Un homme en imper beige le ramassa avec un mouchoir, comme si c'était un objet radioactif.

« Je le tiens. »

« Bien. »

L'homme en costume froissé ne se relevait pas. Il regardait le plafond de la station avec l'air de quelqu'un qui revoit ses choix de vie.

Des agents de sécurité arrivèrent en courant deux minutes plus tard, ce qui était deux minutes de trop mais dans la moyenne acceptable pour ce genre d'intervention.

Léo s'écarta. La femme s'approcha de lui.

« Vous... vous l'avez désarmé. Merci. Je ne sais pas comment... »

« Je suis tombé. »

« Vous vous êtes jeté sur lui. »

« Non. J'ai glissé. »

Elle le regarda avec des yeux brillants de quelqu'un qui veut absolument qu'une histoire soit belle, qui est prête à récrire les faits pour que la version romantique survive.

« Vous avez glissé exprès. »

Léo regarda sa paume qui continuait à saigner doucement. Ce n'était pas grave. C'était superficiel. Comme tout le reste.

« Il y avait une bouteille sur le sol », dit-il.

« Vous vous êtes sacrifié pour moi. »

Il ouvrit la bouche pour dire non, pas du tout, je cherchais juste à me faire poignarder pour des raisons entièrement personnelles, puis il la referma. Elle pleurait maintenant, des larmes propres sur un visage encore choqué, et il n'y avait aucune phrase vraie qui allait améliorer quoi que ce soit dans les dix prochaines secondes.

Un agent de sécurité lui prit le bras.

« Vous avez besoin d'être soigné ? »

« Non. »

« On va avoir besoin de votre témoignage. »

« D'accord. »

Il donna son témoignage dans un bureau qui sentait le café froid et la fatigue institutionnelle. Il dit la vérité : il marchait, il avait vu, il s'était approché, il avait glissé. Un des agents nota tout cela avec un sérieux de légiste, en hochant la tête aux moments qui ne méritaient pas de hochements de tête.

À la sortie, deux heures plus tard, il y avait un journaliste. Un seul, un jeune homme avec un téléphone en guise de caméra et l'enthousiasme de quelqu'un qui vient de trouver l'histoire qui va changer sa carrière.

« Monsieur Léo ? Je suis reporter pour CityNews. Vous êtes bien l'homme de la banque du 12e ? »

Léo s'arrêta.

« Oui. »

« Et là, vous venez de désarmer un agresseur dans le métro ? »

« J'ai glissé sur une bouteille. »

Le journaliste sourit comme quelqu'un qui entend "je suis très modeste" et qui traduit : "je suis un héros".

« Est-ce que vous pensez que... »

« Non », dit Léo.

Il remit son bonnet et repartit vers la Bastille.

Ce soir-là, en rentrant chez lui, il trouva dans sa boîte aux lettres un article imprimé que quelqu'un avait glissé là. L'article s'appelait "L'homme qui n'a pas peur", et il était accompagné d'une photo floue prise sur le quai du métro, où on le voyait de dos, debout, immobile, pendant que tout le monde autour reculait.

Il avait l'air d'un héros.

Il trouva ça insupportable.

Il monta les escaliers lentement, la main bandée par les secours, et il s'assit dans son fauteuil dans son appartement vide, et il pensa que l'univers avait décidément un problème avec lui. Un problème personnel, presque une vendetta. Il cherchait à partir et l'univers le renvoyait chaque fois à la même adresse, dans le même fauteuil, dans le même silence blanc et climatisé de son intérieur.

Il prit son téléphone. Il y avait quarante-sept messages non lus. Il les effaça sans les lire. Il y avait aussi un message d'un numéro inconnu qui disait simplement : "On vous a reconnu. Vous êtes incroyable." Il effaça celui-là aussi, mais il remarqua que ça ne lui causait absolument rien, ni chaleur ni irritation, juste la même surface lisse et tranquille que tout le reste.

Il éteignit la lumière.

Dehors, la ville continuait son bruit normal, ce bruit de machine qui tourne sans savoir pourquoi elle tourne, et Léo écouta ce bruit dans le noir pendant un moment avant de s'endormir d'un sommeil sans rêves, profond et inutile comme tout le reste.

Le lendemain matin, il y avait deux journalistes en bas de son immeuble. Trois jours plus tard, il y en avait sept. Une semaine après l'incident du métro, Léo compta depuis sa fenêtre et arriva au chiffre de quinze, dont une équipe de télévision avec une caméra sur trépied qui semblait installée pour la durée.

Il avait observé ça avec le détachement d'un naturaliste notant la migration d'une espèce particulièrement tenace.

Son téléphone avait sonné cent soixante-deux fois en une semaine. Il avait répondu deux fois : une pour ce qu'il croyait être son pharmacien, qui s'était avéré être une productrice de radio, et une autre fois par erreur, dans son sommeil, en attrapant le téléphone au mauvais moment. Cette deuxième fois, quelqu'un lui avait demandé s'il accepterait de participer à une émission spéciale sur les "héros du quotidien", et il avait répondu "non" avant de raccrocher et de se rendormir.

La femme du métro s'appelait Isabelle Fournier. Il ne le sut que parce qu'un journaliste le lui apprit, en lui tendant un article où Isabelle Fournier, comptable de trente-huit ans, mère de deux enfants, décrivait Léo Léo Léo comme "un ange gardien apparu de nulle part". Léo lut cette phrase plusieurs fois. Ange gardien. Il trouva que c'était la description la plus inexacte qu'on lui avait jamais faite, et il avait déjà eu son lot d'inexactitudes.

Madame Fournier avait créé une cagnotte en ligne pour lui offrir quelque chose. La cagnotte avait atteint vingt-deux mille euros en trois jours. Il refusa l'argent par lettre recommandée, une lettre de sept mots : "Je n'ai pas besoin de cet argent. Merci." Les journalistes interprétèrent ce refus comme de la grandeur d'âme et l'écrivirent en titre.

Il commença à comprendre qu'il y avait une dynamique particulière à l'oeuvre, une mécanique narrative dont il ne maîtrisait pas les rouages, où chaque chose vraie qu'il disait était transformée en quelque chose de beau qu'il n'avait pas dit, et chaque chose laide qu'il faisait devenait un geste noble par le seul effet de la projection collective.

Le problème, c'est que ça ne changeait rien à l'essentiel.

Il avait encore le numéro du docteur Vasseur. Il le rappela.

« Docteur, c'est Léo. »

« Monsieur Léo ! J'ai suivi les nouvelles, naturellement. Vous êtes... »

« Est-ce que la préparation est encore disponible ? »

Un silence.

« Je dois vous dire... après ce qui s'est passé... je ne me sens pas à l'aise pour... »

« Vous aviez dit que vous n'aviez pas de conscience professionnelle particulièrement développée. »

« Oui, mais là c'est différent. Vous êtes... enfin. Les gens vous aiment. »

« Ça ne change rien à ce que je cherche. »

« Je suis désolé, monsieur Léo. »

Le docteur Vasseur raccrocha.

Léo posa son téléphone. Il regarda le plafond. La tache d'humidité dans son appartement avait la même forme que celle de l'hôpital, il le remarqua pour la première fois, ou peut-être pas la même forme mais la même absence de forme, ce rien particulier qui finissait par ressembler à quelque chose si on le regardait assez longtemps.

Il devait trouver une autre approche.

Il sortit son carnet. Un vieux carnet noir à spirale qu'il avait depuis des années et dont il n'avait jamais utilisé plus de dix pages, parce qu'écrire supposait d'avoir des choses à dire et qu'il n'en avait pas vraiment. Il l'ouvrit à une page vierge et écrivit en haut : INVENTAIRE DES OPTIONS.

Il réfléchit. Sérieusement, méthodiquement, comme quelqu'un qui prépare un déménagement.

La hauteur : insuffisant au troisième étage, à moins de trouver un accès à un toit. Option à garder.

Les produits chimiques : le docteur Vasseur étant indisponible, il fallait trouver autre chose. Le problème des produits en vente libre, c'est que les dosages létaux étaient soit trop importants à réunir sans attirer l'attention, soit tellement aléatoires dans leur efficacité qu'on risquait de se retrouver dans un état intermédiaire inconfortable. Il n'avait pas envie de l'état intermédiaire.

Les activités dangereuses : c'était l'approche de l'incident bancaire, mais retournée. Trouver une situation où le danger était suffisamment crédible pour aboutir au résultat voulu. Le problème était qu'il en avait déjà fait deux et qu'elles s'étaient soldées par des médailles au lieu de funérailles.

Il ferma le carnet.

En bas, la journaliste de la télévision parlait dans un micro en regardant sa fenêtre. Il ne pouvait pas entendre ce qu'elle disait mais il la regarda pendant une minute depuis derrière le rideau et pensa qu'elle avait l'air sincèrement convaincue de l'importance de ce qu'elle faisait.

Il avait toujours trouvé ça étrange, la façon dont les gens accordaient de l'importance aux choses. Comme si l'importance était une qualité intrinsèque des événements et non quelque chose qu'on leur prêtait. Sa mère était morte d'un cancer du pancréas à soixante-quatre ans, et Léo s'était assis au bord du lit d'hôpital et avait regardé son visage pendant que les machines ralentissaient, et il avait attendu de ressentir quelque chose. Rien. Pas de chagrin, pas de soulagement, pas de peur pour sa propre mortalité. Rien. Un vide propre, bien rangé, qui ne dérangeait personne.

Son père était mort six mois plus tard, d'un chagrin officiellement déguisé en insuffisance cardiaque, et là encore Léo avait attendu. Il avait attendu les larmes, l'effondrement, le deuil normal que les gens traversent et dont ils vous parlent pendant des années comme d'une guerre qu'ils ont faite. Rien. Juste le même espace blanc, silencieux, légèrement plus grand peut-être, mais fondamentalement identique.

Il avait conclu que le mécanisme était défectueux depuis le début. Pas cassé, pas blessé, pas traumatisé, juste absent. Comme une pièce qui n'a jamais été installée dans la machine.

Son téléphone sonna.

Il regarda l'écran. Un numéro qu'il ne connaissait pas, préfixe parisien.

Il décrocha, par ennui plus que par intérêt.

« Allô. »

« Monsieur Léo ? Ici Frédéric Blanche, je suis directeur artistique chez 14h30 Productions. Nous produisons l'émission "Au Coeur du Courage" sur France 3 et nous voudrions... »

« Non. »

« Si vous me laissiez expliquer... »

« Non. »

« C'est une émission très respectueuse, on ne fait pas du tout dans le sensationnel, c'est plutôt un format intimiste, des gens remarquables qui racontent... »

« Je ne suis pas remarquable. »

« Avec tout le respect que je vous dois, tout le pays pense le contraire. »

Léo réfléchit une seconde. Il avait quelque chose d'une idée, vague et encore mal formée, l'idée que la télévision représentait peut-être une opportunité. Pas dans le sens où l'entendait Frédéric Blanche. Dans un autre sens. Un sens qui lui appartenait.

Une émission en direct. Des millions de téléspectateurs. Si jamais il arrivait quelque chose pendant qu'il était sur le plateau...

« Quand ? » dit-il.

Un silence euphorique du côté de Frédéric Blanche.

« La semaine prochaine si vous êtes disponible. Mardi soir. Vingt-deux heures. »

« D'accord. »

Il raccrocha et nota dans son carnet, sous INVENTAIRE DES OPTIONS, un seul mot: télévision.

Puis il se leva, se fit un café, et alla regarder par la fenêtre l'équipe de la journaliste qui rangeait son matériel. La journaliste elle-même levait les yeux au ciel avec l'air de quelqu'un qui vient de rater quelque chose, une image, une déclaration, le plan parfait qui aurait fait le sujet idéal.

Elle ne savait pas qu'il la regardait depuis trois étages.

Il but son café.

Il pensait à ce plateau de télévision avec la curiosité tranquille d'un homme qui pense à un rendez-vous chez le dentiste. Pas d'excitation. Pas d'angoisse. Juste la conscience qu'il faudrait y aller, faire les choses, et voir ce que l'univers aurait à dire cette fois.

L'univers, jusqu'ici, avait eu l'imagination d'un fonctionnaire. Léo espérait qu'il ferait mieux la prochaine fois.

L'immeuble de Léo Léo Léo était un immeuble haussmannien de 1887 avec des moulures au plafond, des parquets qui craquaient sous les pas comme une vieille conversation, et une chaudière collective qui prenait ses décisions indépendamment du reste du monde.

Léo habitait au troisième depuis huit ans. Il avait visité l'appartement en vingt minutes, signé le bail le jour même, acheté un lit, une table, deux chaises et un fauteuil, et décidé que c'était suffisant. Les murs étaient blancs parce qu'ils étaient blancs à son arrivée et qu'il n'avait aucune raison de les peindre autrement. Les étagères contenaient une centaine de livres qu'il avait lus sans vraiment s'en souvenir, une radio qu'il n'allumait jamais, et une plante en plastique que la précédente locataire avait oubliée et qu'il avait conservée sans raison.

Il était vingt-trois heures trente un mercredi de novembre quand l'odeur arriva.

Léo était dans son fauteuil, dans le noir, à faire ce qu'il faisait souvent le soir : absolument rien. Pas méditer, pas réfléchir, pas regarder le vide. Juste exister avec le minimum d'effort compatible avec le maintien des fonctions vitales, ce minimum étant, de son point de vue, regrettablement élevé.

L'odeur était âcre, chimique, avec quelque chose de chaud dedans qui ne ressemblait pas à la cuisine de ses voisins. Il la reconnut sans difficulté : il avait passé deux semaines à l'hôpital au contact de toutes les odeurs possibles, et l'odeur de la fumée avait une signature particulière, un caractère insistant, presque personnel.

Il se leva. Il alla jusqu'à sa porte d'entrée et la toucha avec le plat de la main. Elle était tiède. Il l'ouvrit.

Le couloir était opaque.

Une fumée dense, grise-brune, s'était installée dans la cage d'escalier avec la tranquillité d'un locataire qui a payé son loyer d'avance. Elle n'était pas encore épaisse au point d'empêcher la respiration, mais elle progressait. En bas, quelque chose brûlait sérieusement, il entendait le bruit maintenant, ce crépitement régulier et profond qui n'a rien à voir avec une bougie ou une casserole oubliée sur le feu.

Les voisins du quatrième criaient quelque chose. Des pas dans l'escalier au-dessus, précipités, la voix d'une femme qui répétait "les enfants, vite, vite".

Quelqu'un au premier frappait sa porte en criant "au feu".

Léo resta un moment dans l'encadrement de sa porte et regarda la fumée.

Il pensa : voilà quelque chose d'intéressant.

Il rentra dans son appartement. Il ferma sa porte. Il alla dans son salon, reprit son fauteuil, et s'y assit.

Il n'avait rien d'extraordinaire à faire là. Il n'avait personne à appeler, aucun animal de compagnie à sauver, aucun objet auquel il tenait suffisamment pour en mériter le sauvetage. La plante en plastique de la locataire précédente n'avait pas besoin de lui. Les livres qu'il avait lus sans les lire pouvaient brûler sans que le monde y perde quelque chose.

Il croisa les bras. Il attendit.

La fumée commença à passer sous la porte.

C'est une chose remarquable, la fumée. Elle ne se presse pas, elle n'est pas brutale, elle s'installe progressivement comme une mauvaise nouvelle qu'on vous annonce par étapes. Elle avait maintenant rampé le long du parquet et commençait à monter vers ses genoux. L'odeur était plus forte, plus chaude, avec des notes de plastique brûlé qui ajoutaient quelque chose d'industriel à l'ensemble.

Léo éternua.

Il continua d'attendre.

Il se demanda combien de temps il faudrait. Il n'avait jamais étudié la question avec précision. Avec la fumée, c'était plutôt l'asphyxie que les brûlures, et l'asphyxie avait l'avantage d'être relativement douce dans sa mécanique finale, une extinction progressive comme une radio qu'on baisse par degrés. Ce n'était pas désagréable comme concept.

Il éternua une deuxième fois.

Sa porte d'entrée vola en éclats.

Ce ne fut pas une explosion au sens dramatique du terme, c'était plus le résultat d'un coup d'épaule très déterminé administré par un pompier en tenue complète qui n'avait visiblement pas l'intention de frapper poliment. L'homme entra dans l'appartement avec une lampe frontale et une présence physique considérable, et il trouva Léo Léo Léo assis dans son fauteuil, les bras croisés, dans une pièce remplie de fumée, parfaitement immobile.

« Là ! Il est là ! » cria le pompier dans son radio.

Il s'approcha, attrapa Léo sous les bras avec l'efficacité de quelqu'un qui a fait ça mille fois.

« Venez, on sort. »

« Je préférais rester. »

Le pompier s'arrêta une fraction de seconde. Puis il décida que ce n'était pas le moment d'analyser la déclaration.

« On y va », dit-il, et il traîna Léo vers la porte avec la fermeté d'un homme qui n'accepte pas les négociations dans les bâtiments en feu.

Ils descendirent l'escalier, le pompier portant à moitié Léo qui ne résistait pas vraiment mais ne coopérait pas non plus, avec l'air de quelqu'un qu'on emmène à une réunion dont il connaît déjà l'ordre du jour et l'inutilité.

Dehors, c'était le spectacle habituel de ces nuits-là. Trois camions de pompiers, des gyrophares qui découpaient les façades en tranches rouges, des voisins en robe de chambre regroupés sur le trottoir d'en face avec des expressions de gens qui vivent quelque chose qu'ils vont raconter pendant vingt ans. Des enfants en pyjama. Un homme avec un chat dans les bras. La vieille dame du sixième avec son déambulateur et l'air furieux de quelqu'un qui venait juste de s'endormir.

Le pompier qui avait sorti Léo le déposa sur le trottoir et appela un de ses collègues pour les soins.

Un infirmier s'approcha avec un masque à oxygène.

« Monsieur, respirez là-dedans. »

Léo prit le masque sans enthousiasme particulier.

Un commandant des pompiers s'approcha. Trentaine, mâchoire carrée, l'air de quelqu'un qui a vu trop de choses pour s'émouvoir facilement, mais dont les yeux trahissaient quand même quelque chose qui ressemblait à de la curiosité professionnelle.

« C'est vous qu'on a sorti du troisième ? »

« Oui. »

« Vous dormiez ? »

Léo le regarda.

« Non. »

« Vous n'entendiez pas le bruit ? »

« Si. »

Le commandant prit une grande inspiration.

« Pourquoi vous n'êtes pas sorti ? »

Léo réfléchit à la manière la plus économique de répondre.

« Je n'étais pas pressé. »

Le commandant hocha la tête lentement, avec l'expression de quelqu'un qui classe mentalement cette réponse dans une catégorie qu'il n'avait pas encore eu à créer.

Un des voisins, un homme roux du cinquième que Léo croisait parfois dans l'ascenseur sans lui parler, s'approcha et lui prit le bras.

« Vous allez bien ? Nom de Dieu, j'ai cru que vous étiez coincé... »

« Non. »

« Mais il y avait tellement de fumée... Vous gardez votre calme dans des situations... c'est incroyable. »

Une femme avec un téléphone prenait des photos depuis le trottoir d'en face. Léo la vit flasher dans sa direction et se demanda si la photo serait floue. Il espérait qu'elle serait floue.

Elle ne fut pas floue.

Le lendemain matin, la photo était partout : Léo Léo Léo assis sur le trottoir, masque à oxygène sur le visage, les bras croisés, avec une expression de quelqu'un qui attend que le bus passe. Derrière lui, l'immeuble fumait encore. Dans ses yeux, qu'on voyait très bien sur la photo parce que le photographe avait un bon téléphone et un angle favorable, il y avait quelque chose qui ressemblait à de la sérénité totale.

Les titres fusèrent.

"L'homme inébranlable."

"Le calme absolu face à la mort."

"Qui est vraiment Léo Léo Léo ?"

Une chaîne d'info en continu parla de lui pendant quatre heures. Un chroniqueur connu déclara que Léo Léo Léo était "le symbole d'une génération qui a compris que la peur est un choix." Un philosophe de plateau expliqua que son comportement relevait d'une forme de stoïcisme contemporain qu'on n'avait pas vu depuis Marc-Aurèle.

Léo vit tout ça depuis la chambre d'hôtel que l'immeuble en partie sinistré lui payait, une chambre au neuvième étage d'un Ibis près de la gare de Lyon. Il vit tout ça et ne ressentit rien de particulier, ce qui était cohérent avec le reste.

Il appela la réception.

« Oui, monsieur ? »

« Il y a un accès au toit ? »

Un silence.

« Pour les résidents ? »

« Pour n'importe qui. »

« Euh... il y a une terrasse au neuvième, accessible depuis le couloir. Mais elle est fermée à clé, c'est pour des raisons de... »

« Merci. »

Il raccrocha. Il regarda par la fenêtre de sa chambre au neuvième étage. Neuf étages. C'était mieux que trois. Beaucoup mieux.

Il se leva. Il sortit dans le couloir.

La porte de la terrasse avait effectivement une serrure. Elle avait aussi, chose que la réceptionniste n'avait pas mentionnée, un boîtier d'alarme incendie à côté qui l'avait été visiblement mal installé et dont les fils dépassaient légèrement.

Léo examina la porte pendant trente secondes.

Puis il frappa dessus une fois, sans grande conviction.

Elle s'ouvrit. La serrure était cassée depuis un moment, apparemment, et personne n'avait jugé utile de la réparer. La porte s'ouvrit sur une terrasse de béton avec des jardinières vides, des mégots partout, et une vue sur les toits de Paris qui était, il dut l'admettre, objectivement belle sous les lumières de la nuit.

Il s'approcha du bord.

Il regarda en bas.

Neuf étages. La rue était vide à cette heure. Quelques voitures garées, un chat qui traversait, un homme qui promenait un chien en regardant son téléphone.

Il resta là un moment.

L'air était froid et propre, avec cette qualité particulière des nuits de novembre à Paris, un froid qui ne mouille pas mais qui entre partout, dans les manches, dans le col, dans les pensées.

Il pensa : c'est faisable.

Puis il entendit des pas derrière lui.

Un homme d'une cinquantaine d'années, robe de chambre de l'hôtel, cigarette à la main, s'immobilisa en le voyant debout au bord de la terrasse.

« Bonne soirée », dit Léo.

L'homme le regarda. Il regarda le bord. Il regarda Léo.

« Vous allez bien ? » dit-il, avec la voix de quelqu'un qui pose une question dont il n'est pas sûr de vouloir connaître la réponse.

« Oui. »

« Vous... vous prenez l'air ? »

« Oui. »

L'homme s'approcha de lui avec des petits pas prudents et s'appuya contre le mur de la terrasse, à une distance calculée, pas trop près, pas trop loin.

« Beau panorama », dit-il, en regardant aussi les toits.

« Oui. »

Ils restèrent là tous les deux un moment, dans le silence, un homme avec sa cigarette et un homme sans rien, à regarder Paris dans le noir.

« Je suis en déplacement professionnel », dit l'homme, comme si ça expliquait quelque chose.

« Je suis sinistré », dit Léo.

« Ah. L'incendie de la rue des Trois-Bornes ? J'ai vu aux infos. »

« Oui. »

« Il paraît qu'un homme est resté dans le bâtiment en feu. Sans bouger. »

Léo ne dit rien.

« C'était vous ? »

Léo descendit du rebord sur lequel il s'était imperceptiblement hissé et recula d'un pas.

« Peut-être. »

L'homme hocha la tête. Il tira une bouffée de sa cigarette.

« Vous n'avez vraiment pas peur de rien. »

Léo pensa à répondre. Il pensa à expliquer. Il décida que non.

« Bonne nuit », dit-il.

Il rentra dans l'hôtel, prit l'ascenseur, retourna dans sa chambre, s'allongea tout habillé sur le lit, et regarda le plafond jusqu'à ce que le blanc du plafond et le blanc de son intérieur se confondent en une seule chose indistincte.

Demain, c'était mardi. L'émission de France 3.

Il ferma les yeux.

Il y eut des travaux dans l'immeuble pendant six semaines. Léo retourna dans son appartement après que les ouvriers eurent confirmé que le troisième étage n'était pas directement endommagé, seulement enfumé, ce qui donnait à tout ce qu'il possédait une légère odeur de catastrophe évitée, comme une métaphore que quelqu'un d'autre aurait trouvée significative.

Il attendit l'émission de France 3 en continuant à exister avec le minimum requis.

Entre l'incendie et le mardi du talk-show, il lui arriva encore deux choses qu'il était utile de noter, parce qu'elles contribuèrent à sa réputation croissante et parce qu'elles constituaient des données supplémentaires dans sa collection de ratages personnels.

La première fut un mardi matin, dans une boulangerie rue Oberkampf. Un homme avait eu un malaise cardiaque devant le présentoir des croissants. Il s'était effondré d'un coup, sans préambule, comme quelqu'un à qui on coupe le courant. Léo, qui attendait son pain de campagne derrière lui, l'avait vu tomber. Tout le monde avait reculé. Léo s'était baissé, avait vérifié la respiration, et avait commencé un massage cardiaque. Pas par altruisme. Il connaissait les gestes de premiers secours parce qu'il avait suivi une formation obligatoire à son ancien poste de RH et que les choses qu'on apprend sans le vouloir restent, contrairement aux choses qu'on cherche à retenir. Il avait massé le sternum de l'homme pendant quatre minutes, les mains croisées, le rythme régulier, avec la même expression qu'il aurait eue en faisant de la comptabilité.

L'homme avait survécu.

Le boulanger avait pris une photo. Bien sûr.

La deuxième chose : il avait sauvé un enfant d'une noyade dans le bassin de la Villette. Là encore, par circonstance pure. Il se promenait, l'enfant avait glissé, la mère criait à dix mètres, personne ne sautait. Léo avait regardé la scène, avait calculé rapidement la profondeur probable du bassin et la taille de l'enfant, avait conclu que la profondeur était insuffisante pour l'noyer, lui, et avait donc sauté avec l'espoir que ça n'aboutirait pas à ce qu'il pensait. Il avait eu tort. L'eau lui arrivait aux épaules. Il avait sorti l'enfant mécaniquement, l'avait posé sur la berge, avait remonté les marches en

dégoulinant.

La mère l'avait serré dans ses bras en sanglotant.

Il y avait eu cinq téléphones pointés dans sa direction.

Le mardi du talk-show arriva comme arrivent toutes les choses inévitables, avec une ponctualité qui ne lui laissait aucune échappatoire commode.

On lui envoya une voiture. Un homme en costume de chauffeur se présenta à dix-neuf heures trente, sonna deux fois, attendit. Léo descendit avec ses Clarks marron et son manteau gris qui avait survécu à l'incendie parce qu'il était dans sa voiture ce soir-là. La voiture était une berline noire, propre, silencieuse, avec des sièges en cuir beige qui sentaient le produit d'entretien.

Le chauffeur ne parla pas. Léo apprécia ça.

Les studios de France 3 étaient dans un bâtiment moderniste du 15^e arrondissement, une façade de verre et d'acier qui cherchait à avoir l'air important et y parvenait à peu près. À l'entrée, une attachée de production nommée Nathalie, trente ans environ, cheveux courts, sourire professionnel et légèrement paniqué, l'attendait avec un badge.

« Monsieur Léo ! Bienvenue. Je suis Nathalie, on s'est parlé au téléphone. »

Ils ne s'étaient pas parlé au téléphone, mais il ne la corrigea pas.

« Je vais vous expliquer le déroulé. Vous êtes le troisième invité, après l'architecte et la judoka. Le présentateur c'est Gilles Fauchon, vous le connaissez certainement, il est très... »

Elle chercha le mot juste.

« Enthousiaste », dit-elle finalement.

On lui proposa du maquillage. Il refusa. On lui proposa du café. Il accepta. On lui montra une loge avec un miroir entouré d'ampoules, le genre de miroir devant lequel les gens importants font des choses importantes, et il s'y assit et but son café en regardant son reflet sans particulier intérêt.

Un homme entra. Gilles Fauchon en personne, la cinquantaine bronzée, dents très blanches, mèche grise soigneusement calculée. Il avait l'énergie expansive de quelqu'un qui est heureux d'être là à chaque instant de chaque journée, ce qui, de l'avis de Léo, était soit un trait de caractère remarquable soit une forme de folie douce.

« Léo ! Je peux vous appeler Léo ? »

« Oui. »

« Gilles. Ravi. Vraiment. J'attendais cette rencontre depuis... depuis la banque, honnêtement. J'ai regardé la vidéo vingt fois. »

« Pourquoi ? »

Gilles Fauchon s'arrêta.

« Pourquoi... »

« Pourquoi l'avez-vous regardée vingt fois ? »

« Parce que c'est fascinant. Parce que vous êtes fascinant. Cet homme debout face aux braqueurs, ces blessures que vous minimisez, cet incendie dont vous ne bougez pas... Il y a quelque chose chez vous qui... »

« Je ne suis pas fascinant. »

Gilles sourit comme si "je ne suis pas fascinant" signifiait "je suis fascinant mais modeste."

« On va passer un très bon moment ensemble ce soir. »

Il repartit avec la même énergie qu'il était arrivé, laissant Léo seul avec son café et son reflet.

Léo réfléchit à son plan. Il était vague, son plan, et c'est ce qui l'inquiétait le moins. L'idée de base : la télévision nationale, des millions de téléspectateurs, une opportunité de dire quelque chose de suffisamment vrai et dérangeant pour que la situation devienne incontrôlable. Il avait pensé à quelque chose comme la vérité. La vérité simple, directe, sans filtre. Dire exactement ce qu'il cherchait à faire depuis dix-huit mois. Dire pourquoi il s'était interposé dans ce braquage, pourquoi il n'était pas sorti de l'immeuble en feu, pourquoi il avait sauté dans la Villette sans vraiment vouloir sortir l'enfant.

Il imagina la réaction. Le silence d'abord. Puis l'horreur. Puis... quoi ? Il ne savait pas exactement ce qui se passerait après, mais il avait l'intuition que l'effondrement de l'image du héros national en direct serait quelque chose d'assez irréversible pour changer la trajectoire des choses.

Il entra sur le plateau avec cinq minutes d'avance parce que Nathalie lui avait demandé dix minutes d'avance et qu'il était incapable d'arriver exactement quand on

le lui disait.

Le plateau était plus petit que prévu. Un demi-cercle de fauteuils club, un décor qui imitait un salon bourgeois, des caméras qui tournaient sans avoir l'air d'y être. Il y avait un public, deux cents personnes environ dans les gradins, qui applaudirent à son entrée avec une chaleur sincère qui lui donna la même sensation que d'ouvrir la porte de son réfrigérateur: un courant d'air froid, identifiable, sans conséquence.

Il s'assit. Il regarda les caméras.

L'émission commença.

Gilles Fauchon était un professionnel. On pouvait dire beaucoup de choses de lui, certaines flatteuses et d'autres moins, mais sa compétence à maintenir une conversation dans les rails narratifs qu'il avait tracés à l'avance était indéniable. Il avait une façon de poser les questions qui les contenaient déjà leur réponse, comme un moule dans lequel il attendait que vous versiez le béton.

« Léo, commençons par le début. La banque. Ce lundi matin de mars. Vous entrez, des braqueurs arrivent, tout le monde se couche, et vous... vous restez debout. Qu'est-ce qui se passe dans votre tête à ce moment-là ? »

Le public était silencieux, attentif, avec l'immobilité de deux cents personnes qui ont décidé en même temps qu'elles allaient écouter.

Léo regarda Gilles Fauchon. Puis il regarda les caméras. Puis il dit :

« J'essayais de l'énervé suffisamment pour qu'il me tire dessus. »

Gilles Fauchon laissa passer trois secondes.

Puis il rit. Un beau rire de présentateur, bien contrôlé, qui atterrit sur le silence comme une couverture chaude.

« Ah ! Voilà le fameux humour que tout le monde a remarqué dans la vidéo. Cette distance, ce sang-froid... »

« Ce n'était pas de l'humour. »

« Bien sûr que non. Bon. Alors, sérieusement, qu'est-ce que vous ressentez face à un homme armé qui vous menace ? »

Léo réfléchit. L'honnêteté était là, à portée de main. Il pouvait la prendre. Il décida de la prendre.

« Rien. »

Gilles inclina légèrement la tête.

« Rien, c'est-à-dire... »

« Rien. Je ne ressens rien. Ni peur, ni adrénaline, ni courage. Rien. »

Deux cents personnes dans les gradins prirent ça pour de la modestie héroïque. L'émotion dans le public était palpable, une chaleur collective, le genre de chaleur que

génèrent les gens qui reconnaissent quelque chose qu'ils veulent croire.

Gilles enchaîna.

« On appelle ça le sang-froid. Les soldats, les pompiers, les chirurgiens... »

« Je ne suis pas chirurgien. »

« Non, mais vous avez cette qualité rare de... »

« J'étais là pour mourir. »

Gilles s'arrêta pour la deuxième fois.

Le public aussi.

Un silence vrai, celui-là, pas de performance, pas de respiration retenue par politesse.

Gilles sourit à nouveau, mais cette fois le sourire était une fraction de seconde en retard.

« Vous voulez dire que vous n'aviez pas peur de mourir... »

« Non. Je veux dire que c'était l'objectif. »

Nouveau silence.

Gilles regarda ses fiches. Il regarda Léo. Il regarda les caméras. Il y avait dans ses yeux la lutte visible d'un homme qui doit choisir entre deux histoires et qui sait, professionnellement, laquelle prendre.

Il prit la mauvaise.

Ou la bonne, selon le point de vue.

« C'est une façon très... philosophique de voir les choses. Face à la mort, certains cherchent à y trouver un sens... »

« Je cherchais à mourir », dit Léo une troisième fois, clairement, sans inflexion particulière, avec la patience d'un homme qui répète quelque chose à quelqu'un qui refuse de l'entendre.

Le public murmura. Pas d'effroi. Quelque chose de plus complexe, une sorte d'admiration troublée, comme si cette déclaration avait une profondeur qu'ils sentaient sans pouvoir la nommer.

Une femme dans le public cria doucement : « Il est courageux. »

Un homme approuva d'un hochement de tête en regardant ses voisins.

Léo les regarda. Il les regarda vraiment, peut-être pour la première fois depuis le début de la soirée. Deux cents visages qui construisaient devant lui, en direct, en temps réel, une histoire qui n'était pas la sienne mais qui leur appartenait tellement qu'elle était plus réelle pour eux que la vérité.

Il était fasciné, malgré lui. Pas de la manière dont on est fasciné par quelque chose d'admiré. De la manière dont on est fasciné par quelque chose qu'on ne comprend pas et qui ne vous concerne pas directement mais qui est là quand même, massif et impénétrable, comme un monument dans une langue morte.

Gilles Fauchon trouva le fil qu'il cherchait.

« Votre rapport à la mort, c'est ce qui vous rend si... si présent. Si ancré dans le réel. Les gens qui n'ont pas peur de mourir sont les seuls qui vivent vraiment. »

Le public applaudit. Chaleureusement. Sincèrement.

Léo les laissa applaudir.

Gilles reprit.

« Parlez-moi de votre vie avant tout ça. Vous étiez DRH ? »

« Responsable des ressources humaines dans une entreprise de logistique. »

« Pendant cinq ans. »

« Oui. »

« Et vous avez démissionné ? »

« Oui. »

« Pour faire quoi ? »

Léo réfléchit.

« Pour rien. »

Gilles sourit comme si "pour rien" était une réponse zen d'une profondeur abyssale.

« Pour vivre. Pour être. Pour... »

« Non. Pour rien. Je suis parti parce que rester était la même chose que partir, et que partir était plus simple logistiquement. »

Gilles enchaîna sans s'arrêter cette fois, il avait trouvé son rythme, il laissait les mots de Léo glisser sur la surface de l'émission comme l'eau sur les plumes d'un canard.

« Vous avez une famille ? »

« Non. »

« Des amis ? »

Léo pensa à Martin, son frère. À l'armoire normande.

« Non. »

« Vous vivez seul. »

« Oui. »

« Et vous trouvez que... »

« C'est plus facile d'être seul quand on ne ressent rien pour personne. »

Le silence, cette fois, dura plus longtemps. Gilles se racla la gorge.

« C'est une façon très... honnête de... »

« Ce n'est pas une façon. C'est un fait. »

Une femme dans les gradins, la cinquantaine, pleurait doucement. Léo la vit. Il ne comprit pas pourquoi elle pleurait. Il comprit qu'elle pleurait pour quelque chose qu'elle avait projeté sur lui, quelque chose qui lui appartenait à elle, pas à lui.

L'émission dura encore quarante minutes. Gilles Fauchon était un professionnel. Il navigua les déclarations de Léo avec la dextérité d'un skieur qui descend une piste noire, prenant chaque obstacle et le transformant en figure gracieuse, chaque vérité embarrassante en profondeur existentielle, chaque aveu de vide en preuve de plénitude.

À un moment, Gilles lui demanda ce qu'il avait ressenti en sauvant la femme dans le métro.

« De la frustration que le couteau se soit retrouvé par terre avant d'atteindre sa cible. »

Le public éclata de rire. Un rire franc, libérateur, le rire de gens qui ont reconnu de l'humour là où il n'y avait que des faits.

Léo les regarda rire.

Il pensa : c'est impénétrable.

À la fin de l'émission, Gilles Fauchon lui serra la main.

« Vous êtes quelqu'un de remarquable. »

« Non. »

« Ce soir va faire beaucoup de bruit. »

« Je sais. »

Il signifia ça avec la résignation de quelqu'un qui reconnaît la pluie sans pouvoir l'arrêter.

Dans la voiture qui le ramenait chez lui, Nathalie lui dit que les réseaux sociaux avaient explosé pendant l'émission. Des gens avaient compilé ses citations. "Je ne ressens rien, ni peur, ni adrénaline, ni courage" était déjà un extrait partagé cent mille fois avec des commentaires du genre "C'est ça la vraie force" et "Il incarne ce que je veux être."

Léo regarda Paris défiler par la vitre.

Il pensait à la femme qui avait pleuré dans les gradins, à ses larmes sur ses joues, à la réalité absolue de ces larmes, et il se demandait ce que ça faisait de pleurer. Il l'avait oublié si tôt que le souvenir n'existait pas. Peut-être à trois ans, peut-être à quatre, il y avait eu des larmes. Avant que le mécanisme s'éteigne ou conclue qu'il était défectueux.

Il rentra chez lui.

Il s'assit dans son fauteuil.

Le silence blanc et climatisé de son intérieur était là, intact, inchangé, indifférent à l'émission et aux millions de téléspectateurs et aux larmes de l'inconnue dans les gradins.

Il compta. Depuis la banque, il avait survécu à trois balles, un couteau, un incendie, un bain forcé. Il avait échoué à mourir de manière professionnelle cinq fois en dix-neuf mois.

Ce n'était pas un bilan encourageant.

L'émission de France 3 fut regardée par huit millions de téléspectateurs.

Léo apprit ce chiffre par l'article du Monde qui en parla le lendemain sous le titre "Léo Léo Léo, l'homme qui ne ment pas", où un journaliste culturel avait consacré deux pages à analyser ses déclarations comme un corpus littéraire d'une singulière densité. L'article concluait que Léo Léo Léo pratiquait "une forme radicale d'honnêteté qui agit comme un miroir brutal tendu à notre société du spectacle."

Léo lut ça en mangeant des céréales.

Il y avait maintenant trente journalistes en bas de son immeuble. Il avait compté depuis la fenêtre. Trente. Plus une camionnette satellite garée en double file depuis trois jours et dont le conducteur dormait dedans avec un gobelet de café froid sur le tableau de bord.

Son téléphone sonnait en continu. Il avait désactivé la sonnerie.

Il avait un agent maintenant. Enfin, il avait quelqu'un qui prétendait être son agent, un homme nommé Philippe Cerdan qui lui avait envoyé une lettre recommandée pour l'informer qu'il le représentait désormais pour toutes les propositions médiatiques, et qui avait joint à cette lettre un contrat de douze pages qu'il n'avait pas signé mais dont il n'avait pas non plus signalé la non-signature, ce qui avait suffi à Philippe Cerdan pour considérer l'accord conclu.

Philippe Cerdan appelait deux fois par jour pour lui lire des propositions.

« Ce matin j'ai : une émission de radio sur RFI, un magazine américain, Time magazine, ils veulent faire une couverture, un documentaire sur Arte, et une marque de... »

« Non. »

« Tout ? »

« Tout. »

« Léo. »

« Je ne m'appelle pas juste Léo. »

« Léo Léo Léo. Écoutez. Ces opportunités sont... »

« Je n'ai pas besoin d'argent. »

« Ce n'est pas qu'une question d'argent. C'est votre image, c'est votre... »

« Je n'ai pas d'image. »

Philippe Cerdan soupira avec la profondeur d'un homme qui soupire professionnellement depuis vingt ans.

« La marque d'assurance-vie. Laissez-moi juste vous parler de la marque d'assurance-vie. »

Il avait dit ça quatre fois depuis une semaine. La cinquième fois, Léo décida de l'écouter. Pas parce qu'il avait changé d'avis. Parce que le mot "assurance-vie" l'avait accroché cette fois d'une façon particulière, comme un nom qu'on entend dans une rue et qui pourrait être le sien.

« D'accord. »

Philippe Cerdan fit une pause surpris.

« Vraiment ? »

« Oui. Parlez. »

« Assur'Vie. C'est la deuxième compagnie d'assurance-vie en France. Ils veulent vous comme égérie pour leur nouvelle campagne. Le concept, c'est "vivre sans peur, protéger ce qu'on aime". Vous incarnez ça parfaitement. Il y a une tournée de spots publicitaires, un événement en plein air au Trocadéro, et une activité... »

« Quelle activité ? »

« Une expédition. Ils organisent une traversée en voilier entre Marseille et Tunis, une semaine en mer, avec des conditions météo prévues difficiles. L'idée c'est de vous montrer à l'épreuve des éléments, serein et... »

Léo écouta la suite avec une attention qu'il n'avait pas eue depuis longtemps. Une semaine en mer. Des conditions difficiles. Un voilier dans la Méditerranée en décembre.

Ce n'était pas le pire plan qu'il ait jamais entendu.

La mer était imprévisible. La mer était profonde. La mer ne faisait pas des médailles.

Il pensa à ses tentatives précédentes. Il pensa à leur bilan. Il pensa que l'erreur récurrente était de compter sur des humains pour mener les choses à terme, des

humains qui avaient des réflexes de survie, des humains qui appelaient des pompiers et des secours et des infirmiers. La mer, elle, n'avait pas de réflexes de survie. La mer était indifférente.

C'était, en quelque sorte, la première chose qui lui ressemblait.

« Je signe quoi ? » dit-il.

Trois jours plus tard, il rencontra l'équipe d'Assur'Vie dans un bureau du 8^e arrondissement, un bureau décoré avec le bon goût clinique des entreprises qui veulent paraître humaines sans l'être vraiment. La directrice marketing s'appelait Cécile Marais, quarante ans, tailleur bleu marine, le sourire des gens qui ont appris à sourire en école de commerce.

« Monsieur Léo Léo Léo, c'est un honneur. »

Elle dit les trois Léo avec le soin appliqué d'une personne qui a vérifié deux fois dans sa note de briefing.

« Merci. »

« Votre image correspond exactement à ce qu'on cherchait pour cette campagne. Quelqu'un qui incarne la confiance en la vie. »

Léo la regarda.

« Quelqu'un qui pense à la mort. »

Elle dévia.

« Quelqu'un qui... qui transcende la peur. Qui dit que la vie vaut la peine d'être protégée. »

« Je ne pense pas que la vie vaille la peine d'être protégée. »

Cécile Marais maintint son sourire avec un effort visible.

« C'est une position philosophique très... intéressante. »

« C'est une position personnelle. »

« Bien sûr. Bien sûr. »

Elle fit tourner la conversation sur les aspects pratiques avec la dextérité de quelqu'un qui a suivi une formation en gestion des interlocuteurs difficiles. Les dates de tournage, les décors, le voyage en voilier.

« Pour la traversée Marseille-Tunis, on a prévu un équipage professionnel, un guide, des caméras... »

« Je voudrais faire partie de l'équipage. »

Elle s'arrêta.

« Pardon ? »

« Je voudrais manœuvrer le bateau. Prendre des tours de quart. Les opérations réelles. »

Un de ses collaborateurs, un homme en pull ras-du-cou, échangea un regard avec elle.

« Vous avez de l'expérience en navigation ? »

« Aucune. »

Nouveau regard entre eux.

« On pourrait organiser une formation... »

« Ce n'est pas nécessaire. »

Ce qui était vrai. Ce n'était effectivement pas nécessaire. Pas pour ce qu'il avait en tête.

Il signa le contrat ce jour-là. Philippe Cerdan était au bord des larmes de joie professionnelle et lui serra la main à plusieurs reprises en répétant "c'est formidable, c'est vraiment formidable", ce qui était peut-être vrai d'un certain point de vue.

Les semaines suivantes furent les semaines du tournage publicitaire. On le photographia dans des endroits significatifs. Sur le toit d'un immeuble, le regard lointain, Paris en arrière-plan. Dans une salle des marchés déserte, assis seul avec son calme olympien, entouré d'écrans financiers. Sur un pont de la Seine, dans la lumière dorée d'un matin de décembre.

Il laissait faire. Il regardait ce qu'ils regardaient à travers leurs objectifs et il ne voyait pas ce qu'ils voyaient, mais il y avait quelque chose d'intéressant dans l'observation de leur observation, comme regarder des gens regarder une fenêtre et se demander ce qu'ils voient dehors que vous ne voyez pas.

Un soir, sur le pont de l'Alma, le photographe lui demanda de sourire.

« Je ne souris pas vraiment. »

« Juste un peu. Pour le cliché. »

Léo fit ce qu'il avait appris à faire dans les flash-back de sa vie sociale, une chose musculaire qui ressemblait à un sourire de l'extérieur.

Le photographe regarda l'écran de son appareil.

« C'est parfait », dit-il. « C'est exactement ça. »

Léo regarda la photo par-dessus son épaule. Il vit un homme qui souriait légèrement, les yeux tournés vers le fleuve, avec quelque chose dans le regard qui ressemblait à de la tristesse ou à de la sagesse selon l'angle qu'on choisissait.

Ce n'était ni l'un ni l'autre. C'était juste le vide, photographié sous un bon éclairage.

La traversée en voilier était prévue pour le quinze décembre.

Il avait quinze jours.

Il les passa à penser à la Méditerranée. À ses profondeurs. À ce que ça faisait de disparaître dans quelque chose d'indifférent.

Ce n'était pas de l'angoisse. C'était de la logistique.

Le port de Marseille, un matin de décembre, ressemblait à un dessin fait par quelqu'un qui aurait voulu représenter le vent mais n'aurait pas tout à fait réussi. Les bateaux bougeaient dans les anneaux, les drapeaux claquaient dans tous les sens, et les gens sur le quai marchaient penchés en avant avec l'air de lutter contre quelque chose d'invisible.

La météo était excellente pour Léo et mauvaise pour tout le monde.

Une dépression atlantique descendait sur le golfe du Lion. Les prévisions parlaient de force 7 à 8 pendant les deux premiers jours de traversée, avec des vagues de trois à quatre mètres. L'équipage professionnel d'Assur'Ve regardait ces prévisions avec des expressions de gens qui savent ce que ça veut dire et qui auraient préféré ne pas le savoir.

Il y avait six personnes sur le voilier. Deux marins professionnels, un capitaine, Antoine, la quarantaine, brûlé par le sel et le vent, avec des mains qui ressemblaient à du bois. Une caméra-woman, Jade, qui filmait pour le documentaire publicitaire, vingt-huit ans, Parisienne totale qui regardait la mer avec l'expression de quelqu'un à qui on a menti sur le contenu du voyage. Un guide de survie nommé Karim, solide comme un meuble, qui était là "pour la sécurité". Et Léo.

Léo regarda le bateau depuis le quai. Un quarante-deux pieds. Blanc. Le nom peint sur la coque : Intrépide. Il trouva ça adéquat.

Antoine vint le saluer.

« Capitaine Moreau. C'est vous, Léo Léo Léo ? »

« C'est moi. »

Le capitaine le regarda avec les yeux de quelqu'un qui évalue une cargaison.

« Vous avez navigué ? »

« Non. »

« À voile ou à moteur ? »

« Ni l'un ni l'autre. Je n'ai jamais navigué. »

Antoine hocha la tête avec la philosophie résignée des gens qui font le même métier depuis vingt ans et qui ont appris à accepter les variables.

« On va vous apprendre les bases pendant les deux premières heures. Le reste, vous regardez. »

« Je voudrais manœuvrer pendant les quarts de nuit. »

Antoine s'arrêta.

« Les quarts de nuit. »

« Oui. »

« Seul ? »

« Si possible. »

Le capitaine le regarda une longue seconde.

« On verra. »

Ils quittèrent le port à neuf heures du matin sous un ciel qui était encore à moitié bleu mais qui promettait beaucoup. Léo était à la proue, les mains sur le bastingage, à regarder la côte s'éloigner. La mer en décembre avait une couleur particulière, un vert-gris profond, dense, sans les reflets touristiques de juillet. C'était une mer sérieuse.

Il aimait ça, si "aimer" était le bon mot. Peut-être "trouver approprié" était plus juste.

Les premières heures furent calmes. Antoine lui apprit les termes de base avec la patience d'un professeur qui a compris depuis longtemps que certains élèves apprennent différemment. Barre, voiles, virement de bord, empannage. Léo écouta, retint, exécuta ce qu'on lui demandait avec cette précision mécanique qui déconcertait toujours les gens au premier contact.

Jade filmait tout. Elle filmait le visage de Léo face à la mer, son regard calme sur les vagues qui commençaient à grossir, ses mains sur la barre. Elle filmait ce qu'elle était venue filmer, quelque chose d'épique et de serein.

En milieu d'après-midi, la dépression arriva.

Elle ne s'annonça pas poliment. Elle s'installa en trente minutes, transformant la mer vert-gris en quelque chose de plus noir et de plus brutal, soulevant les vagues au-dessus du bastingage, inclinant le bateau avec une régularité obstinée qui donnait à chaque plat et à chaque reprise l'aspect d'une dispute.

Jade était verte.

Le second marin était vert.

Antoine et Karim travaillaient, tendus, efficaces, sans perdre de temps en commentaires.

Léo était à la proue. Il tenait le bastingage. Le bateau plongeait dans les creux et remontait en lançant des gerbes d'écume froide qui lui trempaient le visage. La mer avait un bruit qu'il n'avait pas anticipé, quelque chose de profond et de continu, pas vraiment un bruit mais une présence, une chose qui était là avant lui et qui serait là après.

Il pensait : c'est bien.

Il n'avait pas peur. Ce n'était pas du courage. Il n'avait juste rien à perdre, et quand on n'a rien à perdre, le vent et les vagues sont juste du vent et des vagues.

Karim vint le chercher.

« On rentre à l'intérieur. »

« Non. »

« Ce n'est pas une suggestion. »

« Je sais. »

Karim hésita. Il avait les épaules d'un homme qui peut porter des gens malgré eux, mais quelque chose dans l'attitude de Léo le fit hésiter.

« Vous êtes sûr ? »

« Oui. »

Karim retourna à l'intérieur.

La nuit tomba vite sur la Méditerranée en hiver. La tempête était maintenant force 7, les vagues à trois mètres, le bateau taillait dans la houle avec des claquements qui remontaient dans la coque comme des coups de bâton. Antoine était à la barre depuis des heures. Il appela Léo à l'intérieur par l'interphone.

« Léo. Rentrez. »

« Je peux prendre la barre. »

Silence.

« Vous êtes sérieux. »

« Oui. »

Un autre silence pendant lequel Léo imagina Antoine regarder la mer et peser ses options.

« Venez », dit Antoine finalement.

Léo prit la barre.

Ce fut, il dut le noter dans un coin de sa mémoire, quelque chose d'inhabituel. Pas une émotion. Pas un sentiment. Mais une... présence. Les vagues en dessous de lui, la résistance de l'eau dans la barre, le vent qui cherchait à lui prendre le cap. Il ne savait pas bien gouverner, et Antoine était à côté de lui, les mains prêtes à reprendre, mais il tenait quand même.

Le bateau vivait.

Il trouva ça curieux. Comme quelque chose de très primitif qu'il n'avait pas eu l'occasion de rencontrer avant.

A deux heures du matin, la tempête commença à faiblir. Léo était toujours à la barre. Antoine dormait dans son couchette, ayant décidé que si le bateau coulait, il ne pouvait rien faire de plus. Karim veillait dans le carré, à moitié endormi.

Léo regarda la mer.

Il pensa à ses plans. Il avait pensé, vaguement, à basculer par-dessus bord dans la tempête. Il avait pensé que la mer, dans une nuit pareille, n'était pas clément. Mais maintenant, à la barre, il n'avait pas bougé. Il ne savait pas exactement pourquoi. Peut-être parce que le capitaine lui avait confié quelque chose, et que le laisser sans barre dans la tempête était... inesthétique.

Si je dois mourir, ce ne sera pas d'une mauvaise manière de navigateur.

La pensée le surprit lui-même. Pas son contenu. Sa forme. C'était une pensée qui ressemblait à une préférence. Une préférence esthétique sur les circonstances. Ce n'était pas grand chose. C'était peut-être rien. Mais c'était là.

Il garda le cap jusqu'à l'aube.

Ils arrivèrent à Tunis le cinquième jour, avec deux jours de retard à cause de la tempête, et avec à bord un bilan qui comprenait une caméra-woman dans un état d'épuisement post-traumatique, un second marin qui avait vomi pendant quarante-huit heures consécutives, et un guide de survie qui avait déclaré à Antoine, avec une franchise professionnelle admirable, que la présence de Léo sur ce bateau lui avait sauvé la vie.

Ce n'était pas entièrement inexact.

La nuit du quatrième jour, alors que la mer s'était calmée mais que le vent restait fort, le guide Karim avait glissé sur le pont mouillé en allant vérifier une drisse. Il avait basculé par-dessus le bastingage. Pas entièrement, il avait réussi à s'accrocher, mais il pendait à l'extérieur du bateau, les deux mains sur une main-courante, les pieds dans le vide, la mer à deux mètres en dessous.

Léo était à la barre. Il avait vu ça.

Il avait réfléchi une seconde.

Il avait maintenu la barre avec un genou, s'était penché par-dessus le bastingage, avait attrapé Karim par le poignet, et l'avait remonté. Pas élégamment. Brutalement, avec les efforts d'un homme qui n'a pas fait de sport depuis des années mais qui a les mains d'un ancien RH qui soulevait des caisses de dossiers. Karim était remonté en se griffant sur la fibre de verre de la coque.

Il avait regardé Léo en soufflant fort.

« Merci. »

« Vous avez glissé sur quoi ? »

« Une flaque. »

« Portez des chaussures antidérapantes. »

Il avait repris la barre.

Jade avait tout filmé depuis le carré par l'écoutille. Elle avait les yeux humides, ce qui était peut-être l'air marin et peut-être pas.

Le port de Tunis était blanc et bruyant, plein de cette lumière d'hiver méditerranéenne qui n'est pas la lumière d'été mais qui a son propre caractère, plus

direct, plus honnête. On les accueillit sur le quai avec le représentant d'Assur'Vie en Tunisie, un homme en costume léger qui transpirait malgré le froid et qui avait préparé un discours.

« Monsieur Léo Léo Léo, au nom d'Assur'Vie Tunisia... »

« Merci », dit Léo.

Il attrapa son sac et chercha un taxi.

De retour à Paris trois jours plus tard, il trouva dans son appartement une lettre d'Assur'Vie qui confirmait le lancement de la campagne publicitaire. Les spots seraient diffusés à partir du premier janvier. Le documentaire de traversée serait diffusé sur leur chaîne YouTube et sur leurs réseaux sociaux.

Il trouva aussi vingt-deux lettres d'inconnus.

Il ne savait pas comment ils avaient eu son adresse. Quelqu'un l'avait publiée quelque part, probablement, sans lui demander. Les lettres venaient de partout. Des gens ordinaires qui lui écrivaient pour lui dire qu'il avait changé quelque chose dans leur vie, qu'il leur avait donné le courage de faire des choses, de quitter des emplois qu'ils détestaient, d'avouer des sentiments qu'ils retenaient. Des lettres intimes et sérieuses, le genre de lettres qu'on n'écrit pas facilement, qu'on relit plusieurs fois avant d'envoyer.

Léo les lut toutes. Il ne sut pas quoi en faire. Il les empila sur la table.

Une d'entre elles, signée juste "M.", disait : "Je ne voulais plus vivre. J'ai regardé votre émission sur France 3. Vous avez dit que vous ne ressentez rien. Ça m'a sauvé la vie, de savoir que quelqu'un d'autre était capable de survivre au vide."

Il relut cette lettre trois fois.

Il ne comprit pas exactement le mécanisme. Comment son vide avait pu remplir quelque chose chez quelqu'un d'autre. Comment l'aveu d'une absence avait créé une présence pour quelqu'un.

Il posa la lettre.

Il alla dans sa cuisine et regarda son réfrigérateur sans l'ouvrir pendant deux minutes. C'est ce qu'il faisait quand quelque chose lui demandait un effort de traitement, même minime.

Puis il retourna s'asseoir dans son fauteuil.

Le spot publicitaire fut lancé comme prévu. Il montrait Léo sur le bateau dans la tempête, à la barre, impassible. Il montrait la main qui attrape Karim. Il montrait le regard sur la mer au petit matin. La voix off disait : "Certains ont compris que protéger ce à quoi on tient, c'est d'abord ne pas avoir peur de vivre."

Le spot fut partagé sept millions de fois en deux semaines.

Cécile Marais appela pour lui dire que les ventes d'Assur'Vie avaient augmenté de trente-deux pour cent depuis la diffusion.

Philippe Cerdan appela pour lui dire que les propositions avaient triplé.

Léo éteignit son téléphone.

Il resta assis dans son fauteuil.

Il pensa à la barre du voilier dans la tempête. À la résistance de l'eau qu'on sentait dans les paumes. À ce quelque chose de primitif qu'il n'avait pas de nom pour décrire.

Il ne savait pas si c'était important. Probablement pas. Une sensation physique, mécanique, le simple retour de l'eau sur la barre. Rien de métaphysique.

Il regarda ses mains.

Elles n'avaient pas changé. Les mains d'un homme de trente-cinq ans qui n'avait jamais fait grand chose d'extraordinaire.

Dehors, quelqu'un avait collé une affiche sur le lampadaire en face de sa fenêtre. Une affiche du spot Assur'Vie, grand format, avec son visage dessus. Sous la photo, la phrase : "Ne pas avoir peur de vivre."

Il regarda ça un moment depuis sa fenêtre.

Puis il baissa le store.

Le premier courrier de Théodore Marek arriva un mardi.

Léo ne sut pas immédiatement que c'était de Théodore Marek, parce que la lettre était signée "Th. M." et que le contenu était suffisamment singulier pour qu'il le lise deux fois avant de décider de ne pas y répondre.

La lettre disait : "Vous êtes le seul être humain vivant qui ait compris que la vie est une farce. Je vous regarde depuis le début. Je sais ce que vous cherchez. Je vous comprends. Nous sommes pareils. Je voudrais vous rencontrer."

Léo posa la lettre. Il y avait quelque chose dans ce "je sais ce que vous cherchez" qui était plus précis que les autres lettres. Les autres exprimaient une admiration qui avait ses propres raisons, sa propre logique interne. Cette lettre-là disait autre chose. Elle disait qu'elle avait regardé derrière la façade.

Il la mit à part sans y répondre.

La deuxième lettre arriva deux semaines plus tard. Même écriture, stylo noir, papier blanc, très propre. Elle disait : "Vous ne répondez pas parce que vous n'avez pas besoin de répondre, c'est ce que je comprends. Vous n'avez besoin de rien. C'est ça que j'admire. Mais je voudrais quand même vous parler. Vous avez quelque chose que moi j'ai raté. Je voulais faire la même chose mais je n'arrive pas à trouver le courage. Vous, vous l'avez. Vous êtes un guide."

Léo lut ça et nota dans son carnet : fan inquiétant.

La troisième lettre arriva une semaine après. Celle-là était plus longue. Quatre pages. Théodore Marek se présentait : vingt-sept ans, étudiant en philosophie à Paris VIII, fils unique, mère morte quand il avait dix-sept ans, père absent. Il décrivait sa vision du monde avec une cohérence qui avait l'architecture d'une thèse : tout était vide de sens, toute action humaine était une tentative pathétique de nier l'évidence, et lui, Théodore, en avait conclu qu'il valait mieux ne pas participer du tout.

« Mais je n'arrive pas à finir ce que j'ai commencé », écrivait-il. « Chaque fois, quelque chose se dérobe. Et puis vous êtes arrivé. Et vous faites exactement ça, mais en mieux. Vous allez au bout. Vous ne vous arrêtez pas. Vous êtes un exemple. »

Léo relut cette partie plusieurs fois.

Il pensa à "M.", la lettre qui avait dit que son vide l'avait sauvée.

Il pensa à Théodore Marek, qui disait que son vide lui donnait du courage pour faire ce que "M." avait refusé de faire.

C'est avec une froideur clinique qu'il analysa la situation : il était devenu, simultanément, une raison de vivre et une raison de mourir pour des inconnus, ce qui était peut-être la forme la plus absurde d'influence qu'un être humain puisse exercer.

Il ne répondit pas à Théodore Marek.

La quatrième lettre arriva trois jours après. Courte, cette fois.

"Je vous ai vu ce matin. Rue Oberkampf. Vous étiez à la boulangerie. Je n'ai pas osé m'approcher. Demain peut-être."

Léo s'arrêta sur cette phrase.

Il alla à la boulangerie rue Oberkampf. Il y allait effectivement, la plupart des matins. Il ne savait pas à quoi ressemblait Théodore Marek. Il ne pouvait pas savoir si l'homme était venu ce matin-là ou si c'était inventé ou exagéré.

Le lendemain matin, il alla quand même à la boulangerie.

Il y avait un jeune homme assis à la table du fond, maigre, lunettes rondes, un livre de Cioran ouvert sur la table devant lui. Il regardait la porte quand Léo entra, et quand leurs regards se croisèrent, le jeune homme détourna les yeux très vite avec la rapidité de quelqu'un qui a été pris en flagrant délit.

Léo commanda son pain de campagne. Il paya. Il allait repartir.

Il s'arrêta.

Il alla vers la table du fond.

« C'est vous, Théodore Marek ? »

Le jeune homme avala sa salive.

« Oui. »

Léo le regarda. Il était pâle, avec les cernes de quelqu'un qui ne dort pas beaucoup, les mains maigres d'un étudiant qui n'a peut-être pas assez mangé depuis un moment. Il avait l'air d'un oiseau tombé du nid, quelque chose de fragile et de maladroit.

Léo s'assit en face de lui sans y avoir été invité.

« Vos lettres. »

« Je suis désolé si... »

« Vous dites que vous voulez faire ce que je fais. »

Théodore le regarda.

« Oui. »

« Ce que vous pensez que je fais. »

Théodore hésita.

« Je sais ce que vous faites. »

Léo réfléchit à la manière d'aborder ça. Il n'était pas praticien de quoi que ce soit. Il n'était pas qualifié pour les conversations de ce type. Il ne savait même pas s'il avait lui-même une position légitime pour avoir cette conversation, lui dont le projet personnel était parfaitement identique.

Mais il y avait quelque chose qui l'irritait dans la formulation "vous êtes un exemple."

Il n'était pas un exemple. Il était juste un homme avec un défaut de fabrication particulier. Et ce défaut, contrairement à ce que Théodore imaginait, n'était pas une compétence. Ce n'était pas du courage. C'était une absence.

« Mon vide n'est pas quelque chose qui s'imite », dit-il.

« Ce n'est pas ce que je... »

« Vous avez envoyé quatre lettres à quelqu'un que vous ne connaissez pas pour lui dire qu'il vous inspire. Ça veut dire que vous ressentez quelque chose. Moi, je ne ressens rien du tout. Ces choses ne sont pas pareilles. »

Théodore le regarda longuement. Il y avait dans ses yeux quelque chose de brûlant, une intensité qui était l'opposé du vide de Léo, quelque chose de plein et de douloureux.

« Vous, vous avez trouvé la paix. »

« Je n'ai pas trouvé la paix. Je n'ai rien trouvé. Je ne cherche rien, je n'attends rien, je ne ressens rien. Ce n'est pas de la paix. C'est une panne. »

Théodore secoua la tête lentement.

« Vous dites ça pour me décourager. »

Léo regarda ce jeune homme de vingt-sept ans avec ses cernes et son Cioran et son insomnie philosophique, et il eut quelque chose qui n'était pas tout à fait de la compassion parce qu'il ne savait pas faire la compassion mais qui en avait la forme approximative, comme un mot dans une langue étrangère dont on comprend le sens général sans en saisir la nuance.

Il posa son pain de campagne sur la table.

« Mangez quelque chose », dit-il.

Puis il se leva et sortit.

Il ne sut pas pendant plusieurs semaines ce que Théodore Marek avait fait de ce conseil. Il l'apprit d'une manière qu'il n'avait pas prévue, dans une circonstance qu'il n'avait pas anticipée, et ce fut dans cette circonstance que les choses changèrent de nature.

Théodore Marek réapparut dans la vie de Léo Léo Léo par le bas de la fenêtre.

Ce n'était pas métaphorique. Il était littéralement sous sa fenêtre, un mardi matin de janvier, debout sur le trottoir, en train de regarder vers le troisième étage avec la fixité d'un homme qui a décidé de quelque chose sans encore savoir quoi.

Léo le vit depuis sa cuisine en préparant son café. Il hésita. Puis il ouvrit la fenêtre.

« Vous avez besoin de quelque chose ? »

Théodore leva les yeux.

« J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit. »

« Ce n'était pas grand chose. »

« Si. »

Léo regarda le jeune homme sur le trottoir. Il avait l'air d'avoir dormi, au moins, ce qui était une amélioration par rapport à leur dernière rencontre.

« Montez si vous voulez parler. »

C'est ainsi que Théodore Marek entra dans l'appartement de Léo. Il s'assit sur une des deux chaises avec la raideur de quelqu'un qui n'est pas habitué à être accueilli quelque part, et il regarda l'appartement avec une expression qui mêlait la déception et la reconnaissance.

« C'est vide ici. »

« Oui. »

« Je m'attendais à... je ne sais pas. Quelque chose. Des livres, des tableaux, des... »

« Il y a des livres. »

« Oui, mais rangés. Pas comme si vous les aviez ouverts. »

Léo lui fit du café. Il n'avait pas l'habitude de faire du café pour deux personnes, il dut chercher une deuxième tasse.

Théodore prit sa tasse dans les deux mains.

« Je ne suis pas allé aux cours depuis trois semaines. »

« Pourquoi vous me dites ça ? »

« Je ne sais pas. Vous êtes la seule personne à qui j'ai parlé depuis... depuis un moment. »

Léo regarda le jeune homme. Il pensa : ce n'est pas mon problème. Puis il pensa : je suis la seule personne à qui il a parlé depuis longtemps, et il est là avec du Cioran et des cernes et l'idée que je suis un modèle à imiter.

Ce n'était effectivement pas son problème. Mais l'avoir devant lui, en chair et en os, avec sa tasse de café dans les deux mains et son insomnie visible, c'était différent des lettres.

Les lettres, c'était de l'abstrait. Lui, c'était de la personne.

« Vous avez un médecin ? » dit Léo.

Théodore le regarda avec une légère expression d'incompréhension.

« Un médecin ? »

« Quelqu'un avec qui parler. Un professionnel. »

Théodore rit un peu. Pas d'un rire joyeux.

« Les professionnels, ça sert à vous maintenir dans le jeu que vous avez décidé de quitter. »

« Ils servent aussi à vous aider à distinguer une conclusion philosophique d'un symptôme. »

Théodore s'arrêta.

« Vous croyez que c'est un symptôme. »

Léo prit une gorgée de café.

« Je crois que vous avez vingt-sept ans et que vous brûlez des choses de manière très intense et que vous n'avez personne pour en parler. Ce n'est pas pareil que mon vide. Mon vide n'a pas de température. Le vôtre, si. »

Théodore le regarda avec ces yeux brûlants.

« Vous me parlez comme à un fou. »

« Non. Je vous parle comme à quelqu'un qui souffre. Ce n'est pas la même chose. »

Il y eut un silence.

Puis Théodore dit, d'une voix plus petite :

« Comment vous savez que je souffre, si vous ne ressentez rien ? »

Léo réfléchit à cette question. C'était une bonne question. Peut-être la meilleure question qu'on lui avait posée.

« Je ne le ressens pas », dit-il finalement. « Je le lis. Sur vous. Comme on lit une étiquette sur un flacon. »

Les semaines suivantes furent étranges, dans la mesure où Léo avait une mesure pour l'étrangeté. Théodore revint. Plusieurs fois. Pas tous les jours, mais régulièrement, à des heures variables, parfois avec du café qu'il apportait lui-même en guise de justification de visite.

Ils ne parlaient pas de choses importantes. Théodore parlait de ses cours, de la philosophie, d'un professeur qu'il admirait et qui l'ignorait. Léo écoutait. Il n'était pas doué pour la conversation mais il était doué pour écouter, parce qu'écouter ne demandait pas de ressentir, juste de traiter l'information.

Il remarqua que Théodore ne parlait plus de mourir, ou du moins ne l'écrivait plus. Il remarqua que les cernes s'atténuaient légèrement. Il remarqua que le jeune homme avait recommencé à aller en cours.

Un jour, Théodore dit :

« Je pense que vous m'avez sauvé la vie. »

Léo posa sa tasse.

« Non. »

« Si. »

« Je vous ai dit de manger quelque chose dans une boulangerie. »

« C'est ça qui a changé quelque chose. Pas vos discours, pas vos histoires de héros. Le fait que vous vous soyez assis en face de moi et que vous ayez dit quelque chose de banal et d'humain. »

Léo réfléchit à ça.

Il ne comprit pas entièrement le mécanisme, mais il constata que c'était arrivé, et que constater que c'était arrivé ne déclenchait rien en lui, pas de fierté, pas de

chaleur, pas de satisfaction. Juste le constat.

Et pourtant.

Il y avait quelque chose dans le fait que Théodore était là, en face de lui, avec ses cernes qui diminuaient et son Cioran qu'il avait remplacé par Camus. Quelque chose que Léo ne pouvait pas nommer mais dont il notait la présence comme on note la présence d'un courant d'air par le fait que les papiers bougent.

Puis vint le jour où Théodore disparut.

Pas de manière dramatique. Il cessa simplement de venir. Pas d'explication, pas de message. Une semaine, deux semaines. Léo attendit. Il n'appela pas. Il n'avait pas le numéro.

Trois semaines après la dernière visite, il y eut un événement dans le 11^e arrondissement qui fit parler les journaux locaux : un jeune homme avait été repêché dans le canal Saint-Martin par deux passants. Pas mort. Juste tombé, disait l'article. Un accident.

Le nom du jeune homme n'était pas dans l'article.

Léo lut l'article trois fois.

Il ne sut jamais avec certitude si c'était Théodore. Mais il le pensa. Et cette pensée, contrairement aux autres pensées qu'il avait, qui glissaient sur lui comme l'eau sur les plumes, cette pensée-là resta.

Théodore Marek était une chose. La lettre de Philippe Cerdan qui arriva le lendemain en était une autre.

Philippe Cerdan écrivait pour lui dire, avec la circonspection d'un médecin annonçant une mauvaise nouvelle qu'il sait que son patient va trouver bonne, que quelqu'un le suivait.

Pas dans le sens journalistique, pas un photographe ou un pigiste en mal d'exclusivité. Quelqu'un de plus déterminé. Philippe avait reçu plusieurs messages d'un même expéditeur, signés "Le Disciple", qui demandaient l'adresse personnelle de Léo et ses habitudes quotidiennes. L'expéditeur affirmait vouloir "aider Léo à accomplir ce pour quoi il est né" et avait joint plusieurs screenshots de forums en ligne où on discutait de Léo dans des termes que Philippe Cerdan jugeait "préoccupants".

Léo lut la lettre une fois et la posa.

Il alla sur internet, ce qu'il faisait rarement, et chercha son propre nom. Les résultats lui prirent dix minutes à parcourir. Il y avait les articles normaux, les hommages, les analyses. Il y avait aussi des espaces moins visibles, des forums qui ressemblaient à des caves numériques, où des gens échangeaient des théories à son sujet.

La plus répandue : Léo Léo Léo était un être qui avait transcendé la peur de la mort et que par ce fait, sa simple existence était un message pour l'humanité.

La deuxième plus répandue : Léo Léo Léo cherchait à mourir et était empêché par un système corrompu, et un vrai admirateur devrait l'aider.

Il ferma l'ordinateur.

Il alla dans sa cuisine. Il fit du café. Il but le café debout, appuyé contre le comptoir.

Cette deuxième théorie était précise et fausse en même temps, ce qui était une combinaison particulièrement irritante. Il cherchait effectivement à mourir. Mais "l'aider" n'était pas une aide, c'était une ingérence dans quelque chose de personnel et d'esthétique, et il avait une préférence, s'il devait avoir une préférence, pour ne pas être tué par quelqu'un qui pensait lui rendre un service.

Le courrier continua à venir. Certaines lettres semblaient venir du même expéditeur que les messages à Philippe Cerdan : des lettres qui avaient le ton dévoué et légèrement déséquilibré de quelqu'un qui a construit dans sa tête une relation qui n'existe pas.

Puis les choses devinrent concrètes.

Un matin, à la boulangerie rue Oberkampf, son pain de campagne habituel, un homme s'approcha de lui par derrière et lui dit, à voix basse, très près de son oreille :

« Je peux vous aider. »

Léo se retourna.

L'homme était petit, une trentaine d'années, cheveux noirs trop longs, un manteau de surplus militaire qui avait l'air de peser son poids en significations. Il avait des yeux très clairs, presque transparents, qui regardaient avec une intensité disproportionnée par rapport à la situation, comme un feu dans une allumette.

« Vous aider à quoi ? » dit Léo.

« À finir ce que vous avez commencé. »

Un temps.

« Je sais ce que vous cherchez. Tout le monde fait semblant de ne pas comprendre. Moi, je comprends. Vous voulez partir et personne ne vous laisse partir. C'est une injustice. »

Le boulanger regardait la scène depuis son comptoir avec une expression incertaine.

Léo regarda l'homme. Il pensa à Théodore Marek. Même regard brûlant, mais différemment. Théodore brûlait de l'intérieur, c'était une douleur. Cet homme brûlait de quelque chose qui ressemblait à de la certitude, ce qui était généralement plus dangereux.

« Je ne vous connais pas », dit Léo.

« Je vous connais, moi. Depuis le début. »

« Non. Vous connaissez une image. »

« Je connais la vérité. »

Léo prit son pain de campagne et son ticket.

« La vérité c'est que vous suivez des gens dont vous avez décidé qu'ils étaient des symboles, et les symboles ne vous demandent rien et n'ont pas besoin de vous. »

L'homme agrippa son bras.

« Attendez. »

Léo regarda la main sur son bras. Il regarda l'homme.

« Enlevez votre main. »

L'homme la retira. Mais il suivit Léo dehors.

« Je peux vous donner ce que vous voulez. J'ai étudié. J'ai les moyens. Ça ne fera pas mal. »

Léo continua à marcher.

« Vous savez ce qui m'énerve dans ce que vous dites ? » dit-il sans se retourner.

« Quoi ? »

« Si je dois mourir, ce ne sera pas par la main d'un clown pareil. »

Il dit ça en continuant à marcher, sans hâte, sans se retourner, avec le même ton qu'il avait eu dans la banque le jour du braquage, ce ton qui n'était pas une performance, qui était juste la vérité dite à hauteur de voix normale.

L'homme ne le suivit pas plus loin.

Mais il revint.

Deux jours plus tard, Léo rentrait de sa promenade quand il le vit sur le trottoir d'en face, debout, qui regardait son immeuble. Il n'était pas agressif. Il attendait juste, avec la patience spécifique de ceux qui ont décidé d'une chose et qui ont le temps.

Léo monta chez lui. Il s'assit dans son fauteuil. Il réfléchit.

L'ironie n'avait pas échappé. Un homme qui cherchait à mourir était maintenant suivi par un homme qui voulait l'aider à mourir, et ça l'agaçait profondément. Pas parce que l'objectif était mauvais. Parce que la méthode était mauvaise. Parce que ce n'était pas la bonne histoire. Parce que être tué par un inconnu déséquilibré qui prétendait vous comprendre, c'était exactement le genre de mort qui donne raison aux gens qui estiment que la vie n'a pas de sens, et il avait suffisamment médité sur la question pour savoir que ce n'était pas ainsi qu'il voulait que les choses finissent.

Il voulait finir seul. Sans témoin. Sans interprète.

Être tué par Le Disciple, c'était lui donner un rôle dans sa propre histoire, et cette histoire lui appartenait.

Il appela Philippe Cerdan.

« Les messages de votre correspondant. Vous avez une adresse IP ? »

« Je suis agent artistique, Léo Léo Léo, pas technicien informatique. »

« Vous avez transmis aux autorités ? »

Un silence.

« J'attendais de vous en parler d'abord. »

« Transmettez. »

Il raccrocha.

L'homme au manteau militaire continua à apparaître. Devant l'immeuble, dans la rue Oberkampf, une fois sur le quai du métro à deux mètres de Léo avec un sourire qui voulait dire quelque chose qu'il ne savait pas exactement quoi. Pas encore menaçant. Présent.

Léo nota dans son carnet, sous INVENTAIRE DES OPTIONS, une nouvelle ligne: stalker.

Puis il raya la ligne.

Parce que cette option-là, il en avait décidé, n'était pas une option. Pas parce qu'il avait peur. Il n'avait pas peur. Mais parce que l'idée que quelqu'un d'autre termine quelque chose qui lui appartenait était, au fond, quelque chose qu'il ne pouvait pas accepter. Pas par instinct de survie. Par principe.

C'était peut-être la première fois qu'il avait un principe.

Son nom était Sylvain Roussel. Il avait trente-deux ans, il était né à Grenoble, il avait étudié la philosophie à l'université Paris-X avant de décrocher en deuxième année, et depuis trois ans il vivait d'allocations de chômage et d'un blog anonyme consacré à ce qu'il appelait le "nihilisme opérationnel", qui comptait quatre cent douze abonnés dont une majorité d'autres anonymes.

Léo sut tout ça parce que la police le lui dit.

Ils vinrent chez lui un jeudi matin, deux inspecteurs en civil qui avaient le look institutionnel de leur profession, légèrement froissés, légèrement fatigués, avec des badges qu'ils montrèrent rapidement dans l'encadrement de la porte.

« Inspecteur Vidal, inspecteur Konaté. On peut entrer ? »

Léo les fit entrer. Il leur offrit du café. Ils refusèrent. Il en fit quand même pour lui.

Ils s'assirent sur les deux chaises. Léo resta debout, appuyé contre le comptoir de la cuisine avec sa tasse.

« Sylvain Roussel. Vous le connaissez ? »

« Non. Je sais qui c'est depuis hier. »

« Depuis quand le voyez-vous ? »

« Depuis environ trois semaines. »

Vidal prenait des notes. Konaté regardait autour de lui avec l'attention discrète de quelqu'un qui fait l'inventaire d'un appartement.

« Il vous a approché physiquement ? »

« Oui. Une fois dans une boulangerie. »

« Il vous a menacé ? »

Léo réfléchit.

« Non. Il m'a proposé quelque chose que je n'avais pas demandé. »

Vidal posa son stylo une seconde.

« Proposé quoi exactement ? »

Léo but une gorgée de café.

« Il voulait m'aider à mourir. »

Les deux inspecteurs échangèrent un regard.

« Vous aider à mourir. »

« C'est ce qu'il a dit. »

« Et vous avez répondu quoi ? »

« Que je ne voulais pas de son aide. »

Konaté se pencha légèrement en avant.

« Monsieur Léo Léo Léo. Est-ce que vous avez des pensées suicidaires ? »

Léo posa sa tasse.

Il regarda les deux hommes. Ils faisaient leur métier. C'était un métier difficile, il supposait, plein de déclarations étranges et de situations sans mode d'emploi. Ils faisaient leur métier avec sérieux.

La vérité était là, disponible. Il pouvait la dire. Il l'avait déjà dite à la télévision nationale et on lui avait répondu en applaudissant.

Il pensa à ce que dirait la vérité dans ce contexte précis.

Elle dirait : oui. J'ai des pensées suicidaires depuis vingt ans. Elles ne sont pas des pensées au sens où vous l'entendez, ce ne sont pas des envies ou des impulsions, c'est une orientation, une direction, comme une boussole qui pointe dans un seul sens.

Ce qui arriverait après : hospitalisation sous contrainte, probablement. Suivi psychiatrique. Médicaments, peut-être. Et surtout, surtout, une prise en charge institutionnelle qui rendrait chaque tentative future encore plus compliquée.

Il pensa à tout ça en deux secondes.

« J'ai un rapport particulier à la mort », dit-il. « Ce n'est pas quelque chose qui me fait peur. Monsieur Roussel a interprété ça comme une invitation, ce qui est une erreur de lecture. »

Vidal hocha la tête, nota quelque chose.

« Monsieur Roussel a été interpellé ce matin. Il sera convoqué pour audition. En attendant, on vous recommande de signaler toute nouvelle approche. »

« Bien. »

Konaté se leva. Vidal se leva.

Puis Konaté se retourna, une main sur la poignée de la porte.

« Vous savez que depuis la banque, depuis tout ce qui s'est passé, il y a des gens qui... qui construisent des choses autour de vous. Des théories, des communautés. Certaines de ces personnes sont instables. »

« Je sais. »

« Faites attention à vous. »

Il dit ça avec une sincérité qui n'était pas professionnelle, qui était personnelle, comme si lui aussi avait regardé la vidéo de la banque, comme si lui aussi avait eu ses dix secondes de "qu'est-ce que c'est que cet homme."

Léo les laissa partir.

Il referma la porte. Il alla dans son fauteuil.

Sylvain Roussel. Trente-deux ans, Grenoble, philosophie décrochée, nihilisme opérationnel. Un homme qui avait regardé Léo Léo Léo sur un écran et avait décidé qu'il avait trouvé son prophète, et que le bon service à rendre à un prophète qui cherche la sortie, c'était de lui ouvrir la porte.

L'erreur de Sylvain Roussel était simple et tragique. Il avait vu un homme sans peur et il avait cru que l'absence de peur était une sagesse. Il n'avait pas vu que l'absence de peur de Léo n'était pas une conquête, c'était une naissance sans l'équipement de base. Pas une libération. Une absence.

Il y avait quelque chose dans cette confusion qui lui semblait fondamentale, quelque chose sur la façon dont les gens lisaient les gens, dont ils cherchaient des miroirs dans les inconnus et projetaient sur eux leurs propres questions.

Théodore Marek avait projeté son désespoir. Sylvain Roussel avait projeté sa conclusion. La femme du métro avait projeté sa gratitude. Gilles Fauchon avait projeté son besoin de héros. Cécile Marais avait projeté sa campagne.

Tous avaient regardé Léo et vu quelque chose d'autre que Léo.

Il se demanda si lui-même se voyait correctement. Si son propre regard sur lui n'était pas aussi une projection, une histoire qu'il s'était racontée depuis si longtemps qu'elle était devenue la vérité par habitude.

Le mécanisme est défectueux.

C'est ce qu'il s'était dit à la mort de sa mère. On ne répare pas ce qui n'a jamais fonctionné.

Mais comment savoir ce qui n'avait jamais fonctionné, si tout ce qu'on avait, c'était l'intérieur de sa propre tête pour seul point de référence ?

Il resta dans son fauteuil jusqu'à la nuit. Il ne bougea pas. Il ne fit pas de café. Il ne regarda pas par la fenêtre.

Pour la première fois depuis longtemps, ou peut-être pour la première fois tout court, il se demanda si la question qu'il s'était posée depuis vingt ans était la bonne question.

Ce n'était pas une réponse. Ce n'était pas une conversion. Ce n'était pas le début d'une réconciliation avec l'existence ou quoi que ce soit d'aussi romantique.

C'était juste une question différente, posée dans le silence blanc et climatisé de son intérieur, qui ne répondait rien parce qu'il n'était pas fait pour répondre mais qui, cette fois, n'étouffa pas non plus la question dans l'oeuf.

La prise d'otages survint en mai.

Léo l'apprit comme tout le monde, par la radio qu'il n'écoutait jamais mais qu'il avait allumée ce matin-là parce que la pile de son réveil était morte et qu'il avait besoin d'une heure de référence. La radio, en l'absence de tout autre programme, diffusait la même information en boucle : un groupe de quatre hommes avait investi les locaux d'une radio privée dans le 9^e arrondissement, boulevard des Italiens, en prenant en otage onze personnes dont deux journalistes, une standardiste et, c'est ce détail qui alluma quelque chose dans le regard de Léo, un enfant de huit ans que son père journaliste avait amené au travail ce matin-là parce que l'école était fermée pour travaux.

Le groupe revendiquait la libération de trois de leurs membres incarcérés en France depuis deux ans, et menaçait d'exécuter un otage toutes les quatre heures si leurs demandes n'étaient pas satisfaites.

La couverture médiatique était ce qu'elle était : massive, immédiate, omnidirectionnelle. Toutes les chaînes d'info, toutes les radios, les réseaux sociaux transformés en flux en direct permanent. Des caméras sur le boulevard des Italiens, des barrages de police, des unités du RAID en position.

Léo écouta le bulletin. Il but son café. Il réfléchit.

Il réfléchit à plusieurs choses en même temps, ce qui lui arrivait rarement. Il réfléchit à l'enfant de huit ans, à son père journaliste qui avait dû faire ce calcul ce matin-là, école fermée, qui garde le gosse, c'est juste une matinée, il sera sage. Il réfléchit au fait que la couverture était en direct, des millions de téléspectateurs, et qu'une mort en direct, ça avait une texture différente des autres morts.

Il réfléchit, avec la froideur de son inventaire habituel, que voilà quelque chose qui avait la bonne architecture.

Une situation dangereuse. Des gens armés. Une couverture nationale. Lui, s'il s'y rendait et s'interposait d'une manière ou d'une autre, dans l'angle des caméras, face aux preneurs d'otages...

La probabilité d'une issue favorable pour lui était, pour une fois, sérieusement élevée.

Il s'habilla. Manteau gris, Clarks marron.

Il sortit.

Dans le métro, vers le boulevard des Italiens, il y avait des gens avec des téléphones qui regardaient des flux en direct, retournant la tête vers l'avant de la rame comme s'ils pensaient voir quelque chose depuis le métro. L'inquiétude collective avait une qualité particulière ce matin-là, quelque chose de plus concentré que d'habitude, peut-être à cause de l'enfant.

Les enfants changeaient les équations émotionnelles. Léo n'avait pas d'enfant. Il ne comprenait pas ce mécanisme de l'intérieur. Mais il en avait lu la description suffisamment de fois pour en connaître la mécanique.

Le boulevard des Italiens était barré à deux cents mètres du bâtiment de la radio. Des barrières CRS, des cars de police, la présence discrète mais visible des unités de négociation. Des journalistes derrière les barrières, des caméras, un camion de régie.

Léo s'approcha du barrage.

Un policier lui fit signe de reculer.

« Zone interdite. »

« Je sais. »

« Reculez, monsieur. »

Léo regarda le policier. Puis il regarda le bâtiment derrière lui, à deux cents mètres. Puis il regarda les caméras des journalistes.

Il pensa à l'enfant de huit ans à l'intérieur.

Il pensa à l'image de Théodore Marek dans la boulangerie avec son Cioran.

Il pensa à la barre du voilier dans la tempête.

Il pensa à sa liste.

Puis il franchit le barrage.

Il ne courut pas. Il marcha. D'un pas régulier, droit, le même pas qu'il avait dans ses promenades habituelles, avec les mains dans les poches du manteau gris. Il entendit crier derrière lui. Il continua à marcher.

Les caméras le virent.

Un cameraman qui était en train de filmer le bâtiment pivota dans sa direction. Puis un autre. Puis trois. L'information se propagea dans le camion de régie en quelques secondes, et quelques secondes après, des millions de téléspectateurs sur une demi-douzaine de chaînes virent un homme en manteau gris marcher seul sur un boulevard vide vers un bâtiment occupé par des preneurs d'otages.

Les policiers coururent derrière lui. Pas assez vite. Il avait cent mètres d'avance.

Il arriva devant la porte du bâtiment de la radio. Il s'arrêta. Il frappa à la porte.

Silence.

Il frappa à nouveau.

Une voix de l'intérieur, forte, tendue :

« Qui est là ? »

« Léo Léo Léo. »

Un temps.

« Le... »

« Oui. »

Un temps plus long.

La porte s'ouvrit de dix centimètres. Un oeil dans l'entrebâillement. L'oeil le regarda.

« Entrez. »

Il entra.

L'intérieur du bâtiment de la radio était le genre d'endroit qui prétend être moderne depuis 2005 et n'a plus été rénové depuis. Des couloirs gris avec des dalles acoustiques au plafond, des portes vitrées avec des noms d'émissions, un studio d'enregistrement dont la lumière rouge "En cours" brillait pour des raisons que personne n'avait songé à éteindre.

Les otages étaient dans la grande salle de rédaction. Onze personnes assises contre les murs, les mains dans le dos pour certains, les yeux variablement composés : terreur pure, résignation, dissociation. La standardiste priait silencieusement. Un des journalistes regardait les preneurs d'otages avec l'analyse professionnelle des gens dont le métier est d'observer et qui continuent à observer même dans les situations où observer n'aide pas.

L'enfant était dans un coin, contre sa mère, une femme qui n'était pas journaliste mais qui était là parce qu'elle avait amené le lunch à son mari ce matin et avait eu le mauvais timing de l'histoire. Elle tenait l'enfant contre elle de la façon dont on tient quelque chose qu'on a décidé de ne pas lâcher quoi qu'il arrive.

Il y avait quatre preneurs d'otages. Trois hommes, une femme. Équipés sérieusement, armes automatiques, pas des amateurs de la trempe des braqueurs du Crédit Municipal. Le chef, celui qui avait ouvert la porte, était un homme d'une quarantaine d'années, large, avec quelque chose de calme dans les yeux qui était plus inquiétant que l'agitation des autres.

Il regarda Léo entrer avec une expression entre la méfiance et la curiosité.

« Pourquoi vous êtes là ? »

Léo regarda autour de lui. Les otages le regardaient. Certains avaient reconnu son visage. La femme avec l'enfant le regarda avec quelque chose dans les yeux qui n'était pas exactement de l'espoir mais qui en avait la forme.

Il eut une pensée très claire à ce moment précis, une pensée simple et brutale comme les bonnes pensées : l'enfant de huit ans n'avait rien à faire là.

Pas lui. L'enfant.

« Je suis là pour proposer un échange. »

Le chef le regarda.

« Vous n'êtes pas négociateur. »

« Non. Je suis une célébrité. »

Il dit ça sans ironie particulière, avec le même ton qu'il aurait dit "je suis comptable."

« Un échange de quoi. »

« Moi contre l'enfant et sa mère. »

Le chef hésita.

Dans le couloir derrière Léo, à travers la vitre de la porte, une unité du RAID avait pris position. Ils avaient progressé vite. Un des otages le vit et détourna les yeux ostensiblement.

Le chef avait vu aussi.

Il se retourna vers Léo.

« Vous avez une valeur médiatique importante. »

« Oui. »

« Vous valoir plus comme otage que dix journalistes. »

« Oui. »

L'enfant pleura alors, un pleur silencieux, le genre de pleur qu'on fait quand on a trop peur pour faire du bruit, des larmes sans son. La mère le serra plus fort.

Le chef regarda l'enfant. Il regarda Léo.

« Pourquoi vous faites ça ? »

Léo pensa à la réponse vraie. Elle était simple. Il l'avait dans la bouche. Il pouvait la dire.

Il la dit.

« L'enfant souffre. Je ne souffre pas. C'est logique. »

Ce n'était pas du héroïsme. C'était de l'arithmétique.

Le chef le regarda pendant cinq secondes très longues.

Puis il dit, à un de ses hommes :

« Laisse partir la femme et le gosse. »

L'enfant et sa mère furent escortés vers la porte. Au moment où la femme passait devant Léo, elle posa sa main sur son bras une fraction de seconde, juste une fraction, sans dire un mot.

Léo ne ressentit rien. Il nota la pression.

La porte se referma.

Il était maintenant seul avec les preneurs d'otages et les dix otages restants, dans la salle de rédaction d'une radio du 9^e arrondissement, filmé en direct par des caméras qu'il ne voyait plus mais dont il savait qu'elles étaient là, et il pensa : voilà une situation qui a la bonne architecture.

Le chef l'installa contre un mur, à côté du journaliste qui observait, et lui attacha les mains dans le dos avec du câble électrique, pas brutalement, avec une efficacité de quelqu'un qui a fait ça avant.

« Vous n'avez vraiment pas peur. »

« Non. »

« Ça ne vous dérange pas d'être là. »

« Non. »

Le chef s'accroupit devant lui.

« Tout le monde a peur. »

« Pas moi. »

« Même les gens qui croient ne pas avoir peur ont peur quand ça devient réel.

»

« Ce n'est pas une question de croyance. »

Le chef le regarda encore. Il avait ce regard des hommes qui ont vu beaucoup de choses et qui pensent avoir un inventaire complet de ce que les gens peuvent être. Léo voyait sur ce visage la recherche de la case correspondante, la case "courageux", la case "fanatique", la case "inconscient", et l'impossibilité de trouver la bonne.

« Qu'est-ce que vous êtes, alors ? »

« Quelqu'un qui n'a jamais eu le bon équipement. »

Le chef se releva. Il allait répondre quand son téléphone vibra. Une communication de l'extérieur, probablement les négociateurs. Il s'éloigna.

Les heures qui suivirent furent longues. Les négociations avançaient, reculaient, patinaient. Léo resta contre son mur. Il observait. La salle de rédaction dans l'après-midi, la lumière rouge du studio toujours allumée, les otages dans leurs états variés d'épuisement et de peur.

Le journaliste à côté de lui dit à voix basse :

« Vous avez un plan ? »

« Non. »

« Vous êtes vraiment venu pour rien ? »

Léo réfléchit.

« Pour l'enfant. »

Le journaliste regarda Léo un long moment.

« L'enfant et la mère sont sortis. C'est vous qui l'avez demandé. »

« Oui. »

« Pourquoi ? »

Léo pensa à l'arithmétique. Il pensa à la femme qui tenait l'enfant avec ces bras qui ne lâchaient pas. Il pensa que si lui n'avait jamais eu ces bras autour de lui quand il était enfant, ou s'il les avait eus et que ça n'avait rien changé, dans les deux cas le résultat était pareil, et il ne pouvait pas savoir ce que l'enfant avait, il pouvait juste constater ce que lui n'avait pas.

« Parce que l'enfant avait quelqu'un qui tenait à lui », dit-il simplement. « Et moi non. »

La nuit tomba sur le boulevard des Italiens.

Les négociations avaient atteint un plateau. Le chef des preneurs d'otages, dont Léo sut plus tard le nom, Andris Laval, quarante-quatre ans, ancien militaire reconverti dans des causes qui portaient des noms changeants selon les années, avait cessé de répondre aux appels des négociateurs depuis deux heures. Ses trois complices s'étaient répartis dans les couloirs, deux couvrant les issues, une gardant la salle de rédaction.

La femme qui gardait la salle s'appelait, selon les communications radio que Léo entendait par fragments, Soraya. Elle était plus jeune que les autres, vingt-cinq ans peut-être, avec une maigreur de quelqu'un qui ne mange pas suffisamment depuis longtemps et un regard qui alternait entre la concentration et quelque chose qui ressemblait à du doute. Ce doute, Léo l'observa pendant des heures avec l'attention méthodique de quelqu'un qui n'a rien d'autre à faire.

Les otages restants étaient épuisés. Certains dormaient contre les murs, d'autres fixaient le sol, la standardiste avait cessé de prier et regardait le vide devant elle avec l'air de quelqu'un qui a eu une longue conversation avec quelque chose et en attend maintenant le résultat.

Andris Laval revint dans la salle à vingt-deux heures. Il avait pris une décision. Ça se voyait dans sa façon d'entrer, quelque chose de définitif dans ses mouvements.

Il regarda les otages.

Il regarda Léo.

« Les autorités n'ont pas l'intention de céder. »

Il dit ça à voix haute, pour la salle, pour les caméras qu'il savait être là d'une façon ou d'une autre.

« Ça, je le savais. »

Le journaliste à côté de Léo se raidit imperceptiblement.

Andris s'approcha de Léo.

« Vous. »

« Moi. »

« Vous allez servir à quelque chose, finalement. »

Léo le regarda.

« D'accord. »

Andris eut une légère hésitation. Peut-être qu'il s'attendait à plus de résistance. La résistance est ce qui donne de la texture à ces moments-là, quelque chose à quoi s'opposer, quelque chose qui justifie ce qu'on s'apprête à faire.

L'absence de résistance de Léo laissait Andris dans un vide particulier.

« Je vais vous exécuter en direct. Ça enverra un message. »

« D'accord. »

La salle retint son souffle. Quelqu'un pleurait doucement. Le journaliste ferma les yeux.

Andris le détacha du mur. Il le fit se lever. Il le poussa vers la partie de la salle qu'une des caméras internes pouvait voir, là où la lumière était meilleure. Professionnel jusque dans cette grotesque mise en scène.

Léo se retrouva debout, au milieu de la salle de rédaction.

Il pensa : voilà.

Il n'y avait pas de tremblements dans ses genoux. Pas d'accélération du cœur. Pas de flash de sa vie devant ses yeux, parce que sa vie ne contenait pas suffisamment de matière visuelle pour faire un flash intéressant. Juste le même espace blanc, propre, silencieux.

Andris se plaça derrière lui.

Léo regarda la salle. Les otages qui l'avaient regardé arriver avec cet espoir mal défini le regardaient maintenant avec quelque chose de différent. Certains ne regardaient plus. La standardiste avait fermé les yeux.

Soraya, elle, regardait Léo.

Elle le regardait avec ce doute qu'il avait observé pendant des heures, et le doute maintenant avait grossi en quelque chose de plus actif. Elle regardait Andris derrière Léo. Elle regardait ses propres mains sur son arme.

Léo ne la regarda pas. Il regarda droit devant lui, vers le mur du fond, la paroi grise de la salle de rédaction.

Andris s'approcha.

Ce qui se passa ensuite fut rapide et multiple, et les différents récits qu'on en fit après ne se superposèrent jamais parfaitement, comme toujours avec les événements qui ont lieu vite et sous tension.

Voilà ce qui arriva selon la version la plus probable, reconstituée depuis les images de sécurité et les témoignages :

Andris leva son arme vers la nuque de Léo. Soraya, à cet instant précis, se détacha du mur où elle s'appuyait et fit un pas en avant. Son arme se souleva. Elle cria quelque chose. Andris se retourna vers elle, instinctif. L'arme dévia d'un quart de seconde.

La balle frôla l'oreille gauche de Léo.

Elle traversa l'espace de la salle de rédaction et fit un trou dans la cloison au fond.

Au même moment, l'unité du RAID entra par trois portes simultanément dans un fracas de verre et de commandes hurlées.

La suite fut de l'ordre de la seconde. Andris au sol, menotté. Les deux hommes dans les couloirs neutralisés. Soraya, qui n'avait pas résisté, les mains levées, debout au milieu de la salle avec quelque chose sur le visage qu'on ne pouvait pas appeler du soulagement mais qui en avait la texture.

Léo était toujours debout.

Il porta la main à son oreille gauche. Un peu de sang. Une égratignure à la limite de l'oreille, là où la balle avait frôlé. Pas la balle elle-même, juste la chaleur de son passage.

Un des hommes du RAID s'approcha de lui.

« Vous êtes blessé ? »

Léo regarda sa main.

« Non. »

L'homme le guida vers la sortie. À l'extérieur, le boulevard des Italiens était une forêt de lumières, gyrophares, projecteurs des caméras, tous pointés vers la porte

par laquelle il sortait. Les otages sortirent après lui, certains soutenus, tous dans cet état de réel différé qu'ont les gens quand quelque chose de grave se termine.

Quelqu'un lui mit une couverture dorée sur les épaules, comme on le fait dans ces situations. Elle glissa presque immédiatement parce qu'il ne cherchait pas à la retenir.

Les caméras filmaient.

Il s'arrêta sur le trottoir. Il regarda le bâtiment derrière lui, ses fenêtres éclairées, les hommes du RAID qui allaient et venaient.

Il pensa : encore.

Il pensa : encore raté.

Et puis, très clairement, très simplement, il pensa autre chose, quelque chose qu'il ne s'était jamais dit, qui arriva sans prévenir comme arrivent les choses qui étaient là depuis longtemps et qu'on n'avait pas regardées du bon angle.

Il pensa : je suis fatigué d'échouer.

Ce n'était pas nouveau. Il avait souvent pensé être fatigué. Fatigué de l'illusion, fatigué du vide, fatigué des chrysanthèmes blancs et des médailles de bravoure.

Mais là, pour la première fois, c'était l'échec qui le fatiguait. Pas la vie. L'échec.

Ce n'était pas la même chose.

Andris Laval était dans un couloir de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, menotté à son lit, sous garde policière, avec une blessure à l'épaule prise dans l'assaut du RAID.

Léo ne savait pas vraiment pourquoi il y alla.

Il avait été examiné par les médecins du SAMU, l'égratignure à l'oreille nettoyée et couverte d'un pansement, et il avait donné sa déposition en deux heures dans un commissariat du 9e, assis en face de deux policiers qui le regardaient avec une expression mêlée de professionnalisme et de quelque chose de plus personnel, quelque chose qui ressemblait à de l'incrédulité non résolue.

Puis il était rentré chez lui. Il avait fait du café. Il s'était assis dans son fauteuil.

Et il avait pensé à Andris Laval.

Pas à ce qu'il avait fait. Pas à ce qu'il avait failli faire. À sa question.

Pourquoi n'avez-vous pas peur ?

C'était la question que tout le monde lui posait depuis des mois, sous des formes différentes. Gilles Fauchon, les lettres, les journalistes, Karim sur le voilier. La même question, la même incompréhension.

Il n'avait jamais vraiment répondu. Il avait dit la vérité, il avait dit "je ne ressens rien", et les gens avaient traduit ça en sagesse.

Mais Andris Laval ne l'avait pas traduit. Il avait accepté la déclaration comme une déclaration et posé la question suivante, la question logique : toi la vie tu y tiens ?

Léo était allé à l'hôpital. Il avait montré son badge de presse temporaire que Philippe Cerdan lui avait fait faire un jour "pour les événements", en pensant que les journalistes laisseraient un détenteur de badge passer plus vite. Il avait eu raison, pas pour les journalistes, mais pour une infirmière de nuit qui n'avait pas envie d'une discussion à deux heures du matin.

Il s'était retrouvé devant la chambre. La porte était entrebâillée. Le policier de faction devant somnolait légèrement, ce que Léo nota sans le juger.

Il poussa doucement la porte.

Andris Laval était réveillé. Il regardait le plafond avec les yeux de quelqu'un qui a beaucoup à penser et pas envie de dormir. Il tourna la tête quand Léo entra.

Il le regarda.

« Je savais que vous reviendriez. »

Léo s'assit sur la chaise à côté du lit. La chaise des visites, dure et inconfortable comme toutes les chaises de visite d'hôpital, conçues pour que les visiteurs ne s'incrument pas.

« Je ne sais pas pourquoi je suis venu. »

Andris regarda son pansement à l'oreille.

« Parce que vous voulez comprendre quelque chose. »

« Peut-être. »

Silence.

Andris regardait à nouveau le plafond.

« Ils vont me condamner à quinze ans minimum. »

« Probablement. »

« C'est long, quinze ans. »

« Oui. »

Andris tourna la tête vers lui.

« Pourquoi n'avez-vous pas peur ? »

Il posa la question sans animosité, avec la curiosité sèche de quelqu'un qui a maintenant le temps de poser les questions importantes.

Léo réfléchit à la vraie réponse. Pas la version abrégée, pas la version pour Gilles Fauchon, la version complète, celle qu'il n'avait jamais dite entièrement.

« Parce que la peur est une forme d'attachement à quelque chose. On a peur de perdre ce à quoi on tient. Je ne tiens à rien. »

Andris l'écouta.

« Vous ne tenez à rien du tout. »

« Je n'ai jamais appris à tenir à quelque chose. »

Un silence différent, cette fois. Un silence qui réfléchissait.

« Ce n'est pas du courage alors. »

« Non. »

Andris regarda ses mains menottées.

« Moi, ma vie, j'y tiens ? » dit-il, et il dit ça d'une façon qui n'attendait pas de réponse de Léo, qui se la posait à lui-même.

Léo laissa la question exister.

« À quoi vous tenez ? » dit Léo.

Andris réfléchit vraiment, ce n'était pas une question rhétorique et il le comprit.

« Mes neveux. Deux gamins de cinq et sept ans. »

Il dit ça avec une voix qui était différente de toutes les voix qu'il avait eues depuis que Léo l'avait rencontré. Plus petite. Plus honnête.

« Ils vont savoir ce que j'ai fait. »

« Oui. »

« Ils ont cinq et sept ans. Dans quinze ans... »

Il n'acheva pas.

Léo attendit.

« Je pensais faire quelque chose d'important », dit Andris finalement. « Quelque chose qui compterait. »

« Ça compte différemment de ce que vous pensiez. »

Andris regarda Léo.

« Comment vous savez ? »

« Je ne sais pas. Mais les choses comptent rarement pour les raisons qu'on anticipe. »

Il pensa à Théodore Marek. Il pensa à la lettre de "M.". Il pensa à l'enfant dans les bras de sa mère sur le boulevard des Italiens.

Il pensa à la barre du voilier dans la tempête, à cette résistance de l'eau dans les paumes.

Il pensa à la question qu'il s'était posée en rentrant de l'hôtel Ibis ce soir-là, depuis la terrasse au neuvième étage, sous les lumières de Paris.

« Votre vie, vous y tenez ? »

Andris le regarda.

Puis il dit, doucement, avec la précision d'un homme qui dit quelque chose pour la première fois :

« Oui. »

Léo hocha la tête.

Il se leva.

Il allait partir quand Andris dit :

« Et vous ? »

Léo s'arrêta.

Andris le regardait depuis son lit, menotté, épaulé bandé, avec les yeux d'un homme qui a posé une question qu'il ne savait pas qu'il poserait.

« Et vous ? À quoi vous tenez ? »

Léo resta dans l'encadrement de la porte une seconde.

Il ne répondit pas.

Il sortit dans le couloir.

Il sortit de l'hôpital.

Il marcha longtemps dans les rues de Paris avant de prendre un taxi. Paris de nuit avait une géographie différente, les lumières et les absences de lumières créaient des espaces qu'on ne voyait pas le jour. Il regardait par la vitre.

Et vous ? À quoi vous tenez ?

La question était là, dans le taxi, dans la nuit, dans le blanc de son intérieur.

Il n'avait pas de réponse.

Mais pour la deuxième fois en quelques jours, il avait une question différente, et les questions différentes avaient quelque chose de particulier : elles occupaient l'espace. Elles ne le remplissaient pas. Mais elles étaient là.

Il rentra chez lui.

Il ne s'assit pas dans son fauteuil. Il alla à la fenêtre. Il regarda la rue. L'affiche Assur'Vie n'était plus là, remplacée par une publicité pour un téléphone. Sur le trottoir, un homme promenait un chien, un gros chien blanc qui tirait sur sa laisse pour sentir quelque chose dans un caniveau.

Il regarda le chien une longue minute.

Puis il alla se coucher.

Il dormit.

Et il rêva, chose qu'il ne faisait presque jamais, d'un endroit qu'il ne reconnut pas mais qui avait une odeur familière, quelque chose de végétal et de vieux, peut-être l'appartement d'enfance, peut-être l'armoire normande que personne n'avait voulu.

La séquence de la prise d'otages fut diffusée en boucle pendant une semaine.

La scène de Léo qui franchissait le barrage de police et marchait seul sur le boulevard vide, les mains dans les poches, sans hâte, sans course, comme quelqu'un qui s'en va à une réunion ennuyeuse mais obligatoire, devint la séquence la plus regardée de l'année. Elle fut analysée par des psychologues, des anciens militaires, des philosophes, des cinéastes. Certains y virent de la folie. La majorité y vit quelque chose d'autre.

La phrase de la chambre d'hôpital avait été captée par l'équipe de tournage d'un documentariste qui avait réussi à entrer dans les couloirs de la Pitié-Salpêtrière sous un prétexte que personne ne vérifia correctement. La phrase : Ce n'est pas du courage. Je me fiche de ma vie. Mais toi, la tienne, tu y tiens ?

Elle tournait sur les réseaux sociaux depuis le lendemain matin. En trois jours, elle avait été traduite en trente-deux langues. Elle avait été reprise par des politiques, des coachs de développement personnel, des professeurs, des sportifs, des gens ordinaires sur des comptes ordinaires.

Certains s'en étaient emparés comme d'une maxime sur le courage.

D'autres, plus proches du vrai sens, comme d'une question sur ce à quoi on tient.

Léo reçut douze mille lettres en deux semaines.

Il n'en ouvrit pas une seule.

Philippe Cerdan lui téléphona six fois par jour.

Il ne répondit pas.

Un soir, son frère appela. Martin. Léo reconnut le numéro, qu'il avait conservé sans savoir pourquoi dans un coin de son téléphone depuis quatre ans.

Il laissa sonner. Trois fois. Quatre.

Il décrocha à la cinquième.

« Martin. »

« Léo. »

Un silence.

« J'ai regardé la vidéo. »

« Oui. »

« Je regardais depuis... depuis un moment. Depuis la banque. »

Léo attendit.

« J'aurais dû appeler avant. »

Léo ne dit pas c'est vrai, ni ce n'est pas grave, ni aucune des formules de réconfort qu'on dit dans ces situations. Il resta silencieux parce que c'était la seule chose vraie à faire.

« Tu vas bien ? » dit Martin.

Léo réfléchit à cette question. Aller bien. Qu'est-ce que ça voulait dire.

« Je ne sais pas », dit-il honnêtement.

Ce fut peut-être la première fois en quatre ans qu'il disait quelque chose d'entièrement honnête à son frère.

Martin dit :

« L'armoire normande est toujours dans le couloir. »

Léo faillit rire. Pas vraiment. Mais quelque chose bougea dans sa poitrine, quelque chose de très petit et de très vieux, comme le début d'un son qu'on n'a jamais fait.

« Je sais. »

« On pourrait en faire quelque chose. »

« Comme quoi. »

« Je ne sais pas. La vendre. La brûler. S'asseoir dessus et parler. »

« S'asseoir dessus et parler, c'est bizarre. »

« Oui. »

Ils restèrent au téléphone quelques secondes de plus, dans un silence qui n'était pas tout à fait le même silence que d'habitude, qui avait une texture légèrement différente.

« Je t'appelle la semaine prochaine », dit Martin.

« D'accord. »

Léo raccrocha. Il tint le téléphone dans sa main un moment.

Il pensa à Martin dans l'appartement d'enfance, assis sur l'armoire normande dans le couloir, attendant peut-être, ou pas. Il pensa que la vie avait des structures qu'il ne maîtrisait pas, des ramifications dans des endroits où il n'avait jamais regardé, des gens qui s'étaient souciés sans qu'il s'en aperçoive ou sans qu'il ait les équipements pour le percevoir.

Le lendemain, une enveloppe arriva de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière.

À l'intérieur, une feuille de papier, écriture à la main, maladroite de quelqu'un qui n'écrit pas souvent à la main.

"Mes neveux s'appellent Paul et Mathieu. Paul veut être astronaute, Mathieu veut être vétérinaire. Je voudrais qu'ils me voient sortir de là un jour. Merci pour la question."

Andris Laval.

Léo plia la lettre et la posa sur la table, à côté des douze mille qu'il n'avait pas ouvertes.

Cette lettre-là, il la garda.

Les semaines qui suivirent furent organisées par d'autres, et il les laissa s'organiser. Une décoration officielle, une cérémonie à l'Élysée où un homme en écharpe tricolore lui serra la main en disant des phrases qu'il nota mentalement comme étant correctement construites et entièrement creuses. Des discours. Des photos.

Il y avait maintenant une plaque commémorative dans le hall du Crédit Municipal du 12^e arrondissement. Une plaque en bronze avec son nom, les trois fois.

Il y avait une fondation à son nom, créée par des gens qu'il ne connaissait pas et dont il signa les statuts parce que Philippe Cerdan lui dit que la fondation financerait des associations qui travaillaient avec des jeunes en difficulté et que refuser de signer serait perçu comme un affront à la nation, ce qui était exagéré mais qui avait la forme d'un argument logique.

Il y avait une rue Léo-Léo-Léo dans une ville de province, ce qu'il trouva particulièrement absurde parce qu'il était vivant et qu'on ne nommait normalement pas les rues après des gens vivants, mais la municipalité avait voté pour, et voilà.

Il habitait maintenant dans un appartement plus grand, au huitième étage d'un immeuble du 6e, que la ville de Paris lui avait alloué dans un geste de reconnaissance nationale qui avait les contours vagues de quelque chose qu'on n'avait pas prévu dans les textes réglementaires mais qu'on avait fait quand même.

L'appartement était grand, blanc, avec de hautes fenêtres sur les toits.

Il avait une table, deux chaises et un fauteuil.

Et le carnet noir à spirale.

Il était seul depuis des années, et il continua d'être seul, mais la solitude avait changé de dimension.

Ce n'était plus le vide insonorisé dans lequel rien n'entrait et rien ne sortait. C'était quelque chose de plus poreux, une solitude qui avait des bords, qui se terminait quelque part et recommençait autre part, qui avait des fuites minimales par lesquelles des choses entraient et sortaient malgré lui.

Les lettres qu'il recevait, il en ouvrit d'abord quelques-unes. Puis quelques-unes de plus. Pas toutes. Il n'avait ni le temps ni la capacité de lire douze mille lettres. Mais certaines arrivaient avec quelque chose dans l'enveloppe, une vibration perceptible même avant d'ouvrir, le genre de lettre qu'on a mis du temps à écrire, qu'on a recommencée plusieurs fois.

Il gardait celles-là.

La lettre de "M." était dans un tiroir. Il l'avait relue.

La lettre d'Andris Laval sur Paul et Mathieu était sur la table, à côté du carnet.

Il y avait une lettre d'une femme de soixante-deux ans qui lui écrivait depuis Lyon pour lui dire qu'elle avait regardé la vidéo de la banque et qu'elle avait appelé sa fille avec qui elle ne parlait plus depuis trois ans, et que sa fille avait répondu.

Il y avait une lettre d'un homme de quarante-cinq ans qui lui disait qu'il n'avait plus peur de son cancer depuis la phrase de l'hôpital.

Il y avait une lettre de Théodore Marek.

Cette dernière arriva par un matin de novembre, un an après leur rencontre dans la boulangerie. L'écriture était différente, plus assurée, le papier choisi avec soin, de qualité, comme quelqu'un qui avait décidé que certaines choses méritaient d'être faites correctement.

La lettre disait : "Je suis en stage dans un cabinet d'édition depuis deux mois. Il y a une personne là-bas à qui je parle. Pas tous les jours. Certains jours. Le Cioran est dans une boîte sous mon lit, au cas où. Camus est sur ma table de nuit. Je mange à peu près normalement. La personne à qui je parle s'appelle Soraya. Elle a vingt-six ans. Elle est en liberté conditionnelle. Elle parle très peu mais quand elle parle c'est précis. Je pense que vous la connaissez. Merci pour la boulangerie."

Léo lut ça plusieurs fois.

Soraya.

Celle qui n'avait pas tiré.

Il pensa à elle un long moment, à cette fraction de seconde dans la salle de rédaction, à ce doute qu'il avait observé pendant des heures, à ce pas en avant.

Il pensa que la vie faisait des connexions sans demander l'avis de personne.

Il alla à la fenêtre.

Paris en novembre était une chose sérieuse, grise et directe, sans les ornements d'autres saisons. Il faisait froid. Les gens dans la rue marchaient vite, les mains dans les poches.

Il regarda longtemps.

Il alla dans le tiroir où il gardait son carnet noir à spirale. Il l'ouvrit à la page INVENTAIRE DES OPTIONS. La liste était là, avec ses ratures, ses ajouts, ses corrections.

Il prit un stylo.

Il ne raya rien.

Il tourna la page.

Il écrivit en haut de la page vierge : INVENTAIRE.

Il s'arrêta.

Il pensa à Martin, au téléphone, à l'armoire normande. Il avait rappelé la semaine d'après, comme promis. Ils s'étaient parlé vingt minutes, de rien de particulier, de la ville, du temps, d'un film que Martin avait vu et qui était mauvais. C'était la conversation la plus longue qu'ils avaient eue depuis l'enterrement de leur père.

Il pensa à la barre du voilier dans la tempête.

Il pensa à la résistance de l'eau dans les paumes.

Il pensa à la lettre d'Andris Laval, à Paul et Mathieu qui voulaient être astronaute et vétérinaire.

Il pensa à Théodore Marek en stage dans un cabinet d'édition.

Il pensa à la femme de soixante-deux ans à Lyon et à sa fille.

Aucune de ces choses ne l'avait traversé. Aucune ne l'avait rempli. Aucune n'avait fait jaillir de larmes ou de joie ou quoi que ce soit qui ressemble aux émotions décrites dans les livres et les films et les conversations ordinaires.

Mais elles étaient là. Dans une boîte qui n'était pas tout à fait un tiroir et pas tout à fait une poubelle. Quelque part entre les deux.

Il était toujours le même homme avec le même vide. Ce n'était pas une guérison. Il n'était pas naïf à ce point. Le mécanisme n'avait pas été réparé. Il avait peut-être simplement... il chercha le mot.

Utilisé différemment.

Il fit du café. Il prit sa tasse. Il alla dans son fauteuil.

Les lettres étaient sur la table. Le carnet était sur le coin.

Il pensa à la dernière ligne de l'inventaire qu'il n'avait pas encore écrite, celle qui correspondrait à ce moment précis, à ce fauteuil, à cet appartement au huitième étage avec les hautes fenêtres.

Il pensa à ce qu'il écrirait s'il devait écrire quelque chose.

Il écrirait peut-être : la question est peut-être la mauvaise question.

Ou : le vide n'est peut-être pas la seule chose qu'il y a.

Ou rien du tout. Juste une page blanche avec une date, et la persistance du fait d'être là.

Le téléphone sonna. Il le regarda. Philippe Cerdan, probablement, ou une chaîne étrangère, ou la fondation avec son nom dessus qui voulait lui parler de quelque chose.

Il le laissa sonner.

Il bu son café.

Dehors, les gens continuaient leur bruit normal, ce bruit de machine qui tourne sans savoir pourquoi elle tourne.

Léo écouta ce bruit dans le silence de son appartement.

Et cette fois, étrangement, bizarrement, sans qu'il comprenne entièrement pourquoi, ce bruit ne lui sembla pas entièrement étranger.

Pas familier. Pas le sien. Mais pas entièrement étranger non plus.

Il était le prisonnier de sa propre légende. Les lettres continuaient d'arriver. La fondation organisait des événements. La plaque de bronze brillait dans le hall du Crédit Municipal du 12^e arrondissement. Il y avait une rue quelque part dans une ville de province avec son nom dessus, les trois fois. Les gens lui écrivaient pour lui dire qu'il leur avait donné un sens.

Et lui, dans son fauteuil, avec son café, regardait le plafond.

La tache d'humidité avait la même forme que celle de l'hôpital, ou peut-être une forme légèrement différente, ou peut-être que les taches d'humidité n'avaient pas de forme et que c'est lui qui leur en prêtait.

Il pensa, sans particulière emphase, avec la même neutralité clinique qu'il apportait à toutes ses observations :

Je suis toujours là.

Ce n'était pas de la joie. Ce n'était pas de la résignation. Ce n'était pas non plus ce que les gens appelaient vivre.

Mais c'était quelque chose.

C'était peut-être suffisant pour l'instant.

Peut-être.

Il paraît que je suis un héros.

L'enfer, c'est ça.